

**L'ILLUSTRE  
COMÉDIEN**

ou LE MARTYRE DE  
SAINT-GENEST.

TRAGÉDIE

DESFONTAINES, Nicolas-Marc

**1645**



**L'ILLUSTRE  
COMÉDIEN**

ou LE MARTYRE DE  
SAINT-GENEST.  
TRAGÉDIE

Par le Sieur DESFONTAINES.

À PARIS, Chez CARDIN BESONGNE, au Palais, au haut de la  
Montée de la sainte Chapelle, aux Roses Vermeilles.

M. DC. XLV. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

**AVIS AU LECTEUR.**

L'auteur ayant été commandé par son Altesse Royale de le suivre en son Voyage de Bourbon, n'a pu être présent à l'impression de ce livre, ni même faire son épître liminaire : ce que le Lecteur excusera quand il saura que nous avons eu le soin de faire voir les épreuves à un Seigneur de condition qui nous l'a rendu fort correct.

## LES ACTEURS

DIOCLÉTIAN, empereur Romain.  
AQUILLIN, favori de l'Empereur.  
RUTILE, conseiller d'État de l'Empereur.  
GENEST, comédien.  
ARISTIDE, confident de Genest.  
ANTHENOR, père de Genest.  
PAMPHILIE, maîtresse de Genest.  
LUCIANE, soeur d'Anthenor.  
DEUX GARDES.

*La Scène est à Rome dans une Salle du Palais de l'Empereur.*

*Nota : Le texte a été établi par Laurent Vogel à partir du document numérisé de Gallica [BnF Res-YF-539].*

## ACTE I

### SCÈNE I.

**Dioclétian, Aquillin, Rutile, et deux Gardes.**

**AQUILLIN.**

Ta puissance, César, est enfin sans seconde.  
Rome en te couronnant te soumet tout le monde,  
Et rend en même temps ton sort si glorieux,  
Que tu ne connais plus de rivaux que les Dieux :  
5 Comme eux tu peux tout perdre, et comme eux tout absoudre,  
Tes aigles ici bas sont armés d'une foudre,  
Qu'au gré de tes désirs tu peux mettre en tes mains,  
Et comme Jupiter en punit les humains :  
Vous commandez tous deux avec même avantage,  
10 S'il règne dans le Ciel, la terre est ton partage,  
Et si cent déités en révèrent les lois,  
Tu vois quand il te plaît à tes pieds mille Rois,  
Dont le pouvoir défère à ta grandeur suprême,  
Et se change en respect devant ton diadème.  
15 Les perses sont défaits, Carinus est soumis,  
Hormis quelques chrétiens tu n'as plus d'ennemis,  
Et cette secte impie alors qu'elle conspire,  
Ne s'attaque qu'aux Dieux et non à ton Empire.

**DIOCLÉTIAN.**

C'est en vain Aquillin que tu penses flatter  
20 Un mal que cet Empire a lieu de redouter,  
Puis qu'en choquant les Dieux protecteurs des couronnes,  
Il sape de l'État les plus fermes colonnes :  
Je suis grand, il est vrai, tout fléchit sous mes lois,  
Et parmi mes sujets je puis compter des Rois,  
25 Mais si dans Rome même une secte me brave,  
C'est paraître Empereur, et souffrir en esclave ;  
C'est tenant asservi le reste des humains,  
Au milieu de ma Cour avoir des souverains.  
Leur projet me dis-tu ne tend pas à l'Empire,  
30 Ils n'en veulent qu'aux Dieux, quel mal peut être pire ?  
Et pourquoi penses-tu que ces audacieux,  
Considèrent les Rois s'ils méprisent les Dieux ?  
Non, non, ce mal est grand dès qu'il commence à naître  
Il le faut étouffer pour l'empêcher de croître,  
35 Et venger par l'effet de nos justes arrêts  
De la Terre et des Cieux les communs intérêts.

**RUTILE.**

Suspend un peu, Seigneur, un décret si sévère,  
Donne quelque relâche à ta juste colère,  
Épargne Rome enfin, et par d'autres moyens  
40 Au respect de tes lois range ses citoyens :  
Tes bourreaux ont sur eux assez fait de carnages  
Les gênes ont assez exercé leurs courages,  
Et jusqu'ici tes yeux (équitable Empereur)  
N'ont déjà que trop vu de spectacles d'horreur :  
45 Ce n'est pas que je sois du parti des rebelles,  
J'ai trop d'aversion pour les sectes nouvelles,  
Comme toi je condamne, et je hais les Chrétiens,  
Tes désirs sont mes vœux et mes dieux sont les tiens,  
50 Mais comme les erreurs de cette troupe infâme  
Sont enfin des défauts qui s'attachent à l'âme,  
Je trouve que l'on fait d'inutiles efforts  
Pour guérir les esprits d'en affliger les corps,  
Cette supérieure et plus noble partie  
Par des effets si bas n'est point assujettie  
55 Elle brave ses fers, et rit de sa prison,  
Pour suivre seulement les lois de la raison :  
Elle seule la dompte, elle seule est sa Reine,  
Et sur elle, elle seule agit en souveraine ;  
Pour ranger les Chrétiens aux termes du devoir  
60 Une fois, ô César, sers toi de son pouvoir :  
Fais agir la raison, laisse agir les exemples,  
Tâche par la douceur de les mener aux Temples,  
Et sans plus les forcer, donne-leur le loisir  
D'examiner un peu ce qu'ils doivent choisir.  
65 L'aspect de tes bourreaux rend leur âme interdite,  
Le fer les effarouche, et le sang les irrite,  
Au lieu que ta bonté peut remettre leurs sens  
Et faire offrir aux Dieux des vœux et de l'encens.

**DIACLÉTIAN.**

Rutile, ton conseil promet de belles choses :  
70 Mais fais voir les effets de ce que tu proposes,  
Et puisque les tourments ont si peu réussi,  
Tente ce beau moyen dont tu parles ici,  
Je commets à tes soins cette affaire importante,  
Ton esprit est adroit, et ta langue éloquente,  
75 Tu n'auras pas fait peu si calmant ma fureur  
Tu peux par tes raisons vaincre aussi leur erreur.

**AQUILLIN.**

L'espoir en est fort beau, mais l'effet difficile.

**RUTILE.**

Il est vrai que l'effort en peut être inutile,  
Et je ne voudrais pas répondre absolument  
80 Qu'il ait selon nos vœux un bel événement :  
Mais on peut sans hasard éprouver cette voie,  
Et ce fidèle avis que le ciel vous envoie  
Pour calmer doucement les esprits furieux,  
Et les ranger après au service des Dieux.

85 Ces arbitres prudents des affaires du monde,  
Bien qu'ils soient tout-puissants, veulent qu'on les seconde,  
Et se servent souvent des objets moins parfaits  
Pour produire ici bas d'admirables effets.  
Sache donc, ô César, quelle est mon entreprise,  
90 Tu la croiras d'abord digne qu'on la méprise,  
Mais si ta Majesté la pèse mûrement,  
Elle en verra l'adresse avec étonnement.

**DIOCLÉTIAN.**

Quel peut être ce rare et nouveau stratagème  
Dont tu veux te servir ?

**RUTILE.**

Tu le verras toi-même.  
95 Et pourvu qu'à mes soins tu veuilles consentir,  
Je pourrai m'acquitter et te bien divertir.

**DIOCLÉTIAN.**

Que faut-il pour dompter ces coeurs opiniâtres ?

**RUTILE.**

Changer les échafauds en superbes Théâtres,  
Et là, leur faire voir dans la dérision  
100 L'erreur et les abus de leur Religion,  
Tu sais combien, Genest, cet Illustre Comique  
A de grâce et d'adresse en tout ce qu'il pratique,  
Et qu'au gré de sa voix, et de ses actions,  
Il peut comme il lui plaît changer nos passions,  
105 Égayer nos esprits, les rendre solitaires,  
Amoureux, méprisants, pitoyables, colères,  
Et par un souverain et merveilleux pouvoir  
Imprimer en nos coeurs tout ce qu'il nous fait voir,  
Commande lui, Seigneur, d'exposer sur la scène  
110 Les superstitions d'une troupe peu saine  
Qui se nourrit d'espoir, et pour de faux appas,  
Quitte l'heur qui la suit et qui lui tend les bras,  
Si tu doutes encor des traits de ta science  
Tu peux dans ton Palais en faire expérience,  
115 Et par un coup d'essai de cet art merveilleux  
En toi-même éprouver ce qu'il pourra sur eux.

**DIOCLÉTIAN.**

Je le veux. Aquillin, faites qu'on me l'amène,  
Dépêchez.

**AQUILLIN.**

J'obéis.

**RUTILE.**

Sans qu'il ait cette peine  
Ce Garde que voilà le peut faire avancer.



**DIOCLÉTIAN.**

120 Est-il là ?

**RUTILE.**

Oui, Seigneur, je le viens de laisser  
Avec ses compagnons dans la salle prochaine  
Où depuis quelque temps je crois qu'il se promène  
Attendant les moyens et la commodité  
De se venir offrir à votre Majesté.

**DIOCLÉTIAN.**

125 Qu'il entre.

**AQUILLIN.**

Garde, allez.

**RUTILE.**

Cette Troupe est fort belle,  
Et de plus, pour vous plaire elle a beaucoup de zèle.

**UN GARDE.**

Le voilà.

**DIOCLÉTIAN.**

Qu'il avance.

## **SCÈNE II.**

**Genest, Pamphilie, Luciane, Anthenor,  
Aristide, Dioclétian, Aquillin, Rutile, un  
Garde.**

**GENEST.**

Invincible Empereur,  
Puisque ta Majesté nous accorde l'honneur,  
De donner quelquefois aux ébats du Théâtre  
130 Cette présence Auguste et que Rome idolâtre,  
Souffre aujourd'hui, Seigneur, que j'expose à tes yeux,  
Quelques faibles crayons de tes faits glorieux,  
Et que par le récit de tes hautes merveilles  
Du peuple et de ta Cour nous charmions les oreilles.  
135 Je ne puis, ô César, t'offrir rien de plus beau,  
Qu'en faisant de toi-même un Illustre tableau,  
Sans que j'aie recours aux communes Histoires,  
Permetts moi de parler de tes belles Victoires,  
Et d'apprendre aux Romains par tes rares exploits,  
140 Combien ils sont heureux de vivre sous tes lois :  
Permetts moi d'étaler tes qualités diverses,  
Tant de fameux lauriers emportés sur les Perses,

Les Barbares défaits, Carinus surmonté,  
Et tout le monde enfin, ou soumis, ou dompté,  
145 Dans un si noble emploi me rendant admirable,  
Je te rendrai, Seigneur, à chacun adorable,  
Même à tes envieux tu paraîtras parfait.

**DIOCLÉTIAN.**

Non, Ami, de ton art, je veux un autre effet,  
La Renommée ici parle assez de ma gloire,  
150 Et Rome de mes faits ne perd point la mémoire,  
Rutile vous dira quelle est ma volonté.  
Donnez ordre, Aquillin, que tout soit apprêté,  
Qu'il ne leur manque rien.

**SCÈNE III.**

**Rutile, Genest, Pamphilie, Luciane, Anthenor,  
Aristide.**

**RUTILE.**

Si vous désirez plaire,  
Apprenez, mes amis, ce que vous devez faire,  
155 César est ennemi de ces lâches mortels,  
Qui refusent l'encens qu'on doit à nos autels,  
Et d'un nouveau Prophète approuvant l'imposture  
L'adorent comme auteur de toute la nature.  
Faites voir leurs abus, découvrez leur erreur,  
160 Rendez-les des humains et la honte, et l'horreur,  
Moquez-vous de leur foi, riez de leurs mystères,  
Des superstitions de leurs règles austères,  
Et des appas trompeurs de tant d'illusions  
Qui séduisent leurs sens et leurs opinions.  
165 Rendez-les en un mot de tout point ridicules :  
Mais d'ailleurs exaltez Jupiter, nos Hercules,  
Nos Mars, nos Apollons, et tous les autres Dieux  
Qu'ont ici de tout temps adoré nos aïeux.  
Je ne vous puis donner de conseil plus utile.

**GENEST.**

Ni prescrire d'emploi qui nous soit plus facile,  
170 Ces Rebelles, des Dieux et des hommes haïs,  
M'ont fait abandonner mon Père, et mon Pays,  
Où ne pouvant souffrir leurs coupables maximes  
Je me suis par ma fuite affranchi de leurs crimes  
175 De sorte que contre eux justement animé,  
Je ferai voir l'abus dont ce peuple est charmé :  
Et que le vain espoir qui le flatte et le lie  
N'est rien qu'une chimère, un songe, une folie,  
Qui s'étant emparés de ces faibles esprits  
180 Les rend de l'univers la fable et le mépris.  
Est-il rien de plaisant comme l'erreur extrême  
D'un mystère nouveau qu'ils appellent Baptême,  
Où de trois gouttes d'eau légèrement lavés,  
Ils se pensent déjà dans les cieux élevés ?  
185 Certes on ne peut trop admirer leurs manies

De croire que deux mots, et des cérémonies  
Puisse en un moment les rendre glorieux,  
Au point que d'aspirer au partage des Cieux.  
C'est par cette action si digne de risée,  
190 Et des meilleurs esprits de tout temps méprisée  
Que je veux commencer les divertissements,  
Que l'Empereur attend de nos raisonnements,  
Nous ne saurions choisir de plus belle matière.  
C'est là que me donnant une libre carrière,  
195 Je mettrai les Chrétiens en un si mauvais point  
Qu'ils seront insensés s'ils ne se changent point.  
Ces moyens, quoique doux, peuvent plus que les gênes,  
Et la honte souvent fait bien plus que les peines.

**RUTILE.**

C'est ce qu'à l'Empereur j'ai pu faire espérer,  
200 Ne perdez point de temps, allez vous préparer,  
Et tâchez de remplir une si belle attente.

**GENEST.**

Nous rendrons sur ce point sa Majesté contente.

**RUTILE.**

Si César est content, vous le serez aussi.

**GENEST.**

Nous pouvons sans sortir nous concerter ici,  
205 Et sans qu'il soit besoin d'appâts ni de théâtre,  
Ici même César de notre art idolâtre  
Peut voir nos actions avec tant de plaisirs  
Qu'ils passeront l'espoir et vaincront ses désirs.

**RUTILE.**

Le permettent les Dieux ! Mais adieu, je vous laisse.

**GENEST.**

210 Dans deux heures au plus vous verrez notre adresse.

## SCÈNE IV.

**Genest, Pamphile, Luciane, Anthenor,  
Aristide.**

**GENEST.**

Amis, c'est à ce coup qu'il faut que nos esprits  
Devant un Empereur se disputent le prix,  
Et que chacun de nous amoureux de la gloire  
Tâche sur son Rival d'emporter la victoire.  
215 Cet emploi glorieux peut changer notre sort,  
Combattons ses rigueurs par un illustre effort,  
Et par une action qui ne soit pas commune  
Acquérons pour amis César, et la Fortune.  
220 Ce bonheur aujourd'hui ne dépend pas de nous,  
Vous savez comme moi ce qu'on attend de vous,  
Et sans beaucoup rêver il nous sera facile  
De réduire en effets les avis de Rutile.

**ANTHENOR.**

Mais quelle Histoire enfin peut servir de sujet  
Et propre et convenable à ce rare projet ?

**ARISTIDE.**

225 Celle d'Ardaléon, ou celle de Porphyre,  
Qui tous deux bien aimés des maîtres de l'Empire,  
Furent par les Chrétiens tellement abusez  
Qu'ils suivirent des vœux qu'ils avaient méprisés,  
Et par une folie à nulle autre seconde  
230 Se rendirent l'opprobre et la fable du monde.

**LUCIANE.**

Tous deux ont exercé notre profession.

**PAMPHILIE.**

Et le baptême fut la première action  
Qui flattant de ces fous la ridicule envie  
Leur fit perdre à tous deux et les biens et la vie.

**GENEST.**

235 Des principes pareils ont souvent chez les grands  
Produit à leurs auteurs des succès différents,  
Nous pouvons profiter ici de leur exemple,  
Et les suivre au Théâtre, et non pas dans le Temple  
Où leur aveuglement leur fit trouver dans l'eau,  
240 Le funeste poison qui les mit au tombeau.  
Mais sans chercher si loin le secours d'une Histoire  
Qui nous pourrait charger l'esprit et la mémoire :  
Nous pouvons rencontrer dans notre propre sort,  
De quoi plaire à César qui nous prisera fort  
245 Si par un trait adroit et de haute industrie,  
Il sait que nous aurons quitté notre Patrie,

Nos parents et nos biens pour venir en ces lieux,  
Loin de ses ennemis rendre hommage à ses dieux.  
Voici donc quel sera l'ordre de ce mystère,  
250 Il faudra qu'Anthenor représente mon Père :  
Et que par un flatteur, quoique faux entretien,  
Il feigne qu'il me veut aussi rendre Chrétien.  
Ma soeur qui me portait à cette loi profane  
Avait, vous le savez, de l'air de Luciane,  
255 Qui saura je m'assure en cette occasion,  
Imiter son humeur et son affection.  
Aristide d'ailleurs pour vaincre sa folie,  
Se dira parmi nous frère de Pamphilie,  
Et me conjurera par l'éclat de ses yeux,  
260 De ne la point trahir, aussi bien que nos Dieux.  
Voilà sur ce sujet tout ce qui vous regarde,  
Le reste. Mais que veut Aquillin, et ce Garde ?

## **SCÈNE V.**

**Aquillin, Genest, Pamphilie, Luciane,  
Aristide, Anthenor, un Garde tenant des  
présents.**

### **AQUILLIN.**

Le Ciel vous aime Amis, la fortune vous rit,  
Le peuple vous admire, et César vous chérit,  
265 Ce que je vous apporte en sont de bonnes marques,  
Recevez ces présents du plus grand des Monarques,  
Et croyez toutefois que ces rares bienfaits  
Ne sont de ses bontés que les moindres effets.

### **GENEST.**

Ces magnifiques dons d'une illustre personne,  
270 Marquent la dignité de la main qui les donne,  
Et nous n'ignorons pas qu'il est en son pouvoir  
De porter ses bienfaits plus loin que notre espoir,  
Mais de tant de faveurs dont César nous accable,  
Sa présence nous est la plus considérable,  
275 Et le soin de lui plaire en ma profession,  
Borne tous mes désirs et mon ambition.

### **PAMPHILIE.**

Il n'en est point ici qui ne parle de même,  
Envers sa Majesté notre zèle est extrême,  
Et tous également nous nous sentons ravir  
280 À l'inclination qu'il a de le servir.

### **AQUILLIN.**

Tant de civilités veulent que je confesse,  
Que notre cour n'a pas toute la politesse,  
Puis qu'on la voit en vous en un point si parfait,  
Que quiconque vous parle en admire l'effet.

**ARISTIDE.**

285 Ha ! Seigneur, il suffit de votre bienveillance,  
Sans que vous confondiez avec votre éloquence,  
Ceux que tant de faveurs et de bienfaits reçus,  
De César et de vous rendent assez confus.

**LUCIANE.**

Oui Seigneur...

**AQUILLIN.**

290 Brisons là : mes yeux et mes oreilles,  
Charmés d'ouïr et voir tant de rares merveilles,  
Font qu'insensiblement m'arrêtant en ces lieux,  
Je vous dérobe un temps qui vous est précieux.  
L'Empereur vous attend.

**ANTHENOR.**

Rien plus ne nous arrête.

**GENEST.**

295 Vous pouvez l'assurer que notre bande est prête,  
Et que nous n'attendons que son commandement,  
Pour lui donner ici du divertissement.

## ACTE II

### SCÈNE I.

**Dioclétian, Aquillin, Rutile, et suite.**

**DIOCLÉTIAN.**

Rutile, nous verrons si cette haute estime,  
Où tu mets nos acteurs est juste et légitime,  
Et si ces grands esprits que tu tiens si parfaits,  
300 Produiront sur le mien de semblables effets.  
Si l'on croit tes discours, ma cour n'a point de grâce,  
Que la leur aisément ne surmonte, et n'efface,  
Et même l'on dirait que les perfections,  
Naissent de leur parole, et de leurs actions.

**AQUILLIN.**

305 Quelque approbation que Rutile leur donne,  
Son sentiment est juste et n'a rien qui m'étonne :  
Bien que quelques brutaux aient leur art à mépris,  
Il n'admet point pourtant de vulgaires esprits,  
De corps mal composés, et de qui l'apparence,  
310 Ne puisse au moins donner quelque belle espérance.  
Le Théâtre est sévère, et veut des qualités,  
Qui puissent faire aux grands admirer ses beautés :  
Le charme de la voix est sa moindre partie,  
Si de l'intelligence elle n'est assortie,  
315 Et le geste pour elle est un faible secours,  
Si ce rayon divin ne règle ses discours,  
Outre le jugement, l'adresse, et la mémoire,  
L'assurance est aussi nécessaire à sa gloire,  
Et la propreté même en son habillement,  
320 N'est point pour un acteur un petit ornement.

**DIOCLÉTIAN.**

Hé bien nous en verrons bientôt l'expérience :  
Faites-les commencer, et qu'on prête silence.

## SCÈNE II.

**Luciane, Genest.**

**LUCIANE.**

Ha ! Mon frère, si rien ne vous peut émouvoir,  
Considérez des pleurs.

**GENEST.**

Qui seront sans pouvoir.

325 Ha ! C'est trop, levez vous, c'est en vain Luciane  
Que l'on croit me porter à cette loi profane,  
Dont un nouveau Prophète, et trop faible Docteur,  
Se rendit autrefois le ridicule auteur,  
Je ne me repais point de ces vaines chimères,  
330 Dont il sut éblouir les esprits des nos pères,  
Je sais mieux me servir des droits de ma raison :  
Et parmi le nectar discerner le poison.

**LUCIANE.**

Plût au Ciel !

**GENEST.**

Vos souhaits aussi bien que vos larmes,  
Pour vaincre mon esprit sont d'inutiles armes.  
335 Croyez vous pour me voir de parents obsédé  
Que par de vains transports je sois persuadé ?  
Non non, mon jugement plus ferme, et plus solide,  
Ne saurait écouter un conseil si perfide,  
Pour suivre un inconnu qui fut mis aux liens,  
340 Et dans son triste sort abandonné des siens.

**LUCIANE.**

Mais cet abandonné que votre esprit abhorre,  
Est ce Dieu tout puissant que le Ciel même adore,  
Qui comble tout de gloire à son auguste aspect,  
Et fait trembler là-haut les Anges de respect.  
345 Il naquit sans grandeur, sans éclat, et sans lustre ;  
Mais dans l'obscurité son berceau fut illustre,  
Puisqu'à peine il parut qu'on redouta ses lois,  
Et qu'encor tout enfant il fit trembler des Rois.  
Si des siècles passés nous croyons les plus sages,  
350 Des Princes d'Orient il reçut les hommages,  
Et l'astre qui guida ces Mages en ce lieu,  
Fit bien voir que c'était la demeure d'un Dieu.  
Il vécut, dites vous, ainsi qu'on le raconte,  
Dedans l'ignominie, et mourut dans la honte,  
355 Abandonné des siens, trahi, désavoué,  
Sur un infâme bois honteusement cloué ;  
Mais c'est par ce moyen si difficile à croire,  
Qu'il prétend sur sa honte établir votre gloire,  
Et par l'unique prix de son sang précieux  
360 Qu'il vous veut acheter le partage des Cieux.



**GENEST.**

Que d'un trompeur espoir votre âme est possédée,  
S'il n'a pour fondement que cette vaine idée !  
Et qu'un bonheur est faux, quand par un triste effort  
La honte le produit aussi bien que la mort.  
365 Rangez-vous du parti de ces hautes puissances  
Qui donnent à nos vœux d'illustres récompenses,  
Qui se font adorer en cent climats divers,  
Et rendent nos Césars Maîtres de l'Univers.  
Nous ne saurions faillir en suivant leurs exemples ;  
370 Comme dans leurs Palais suivons-les dans les Temples,  
Et puis que le destin nous a fait leurs sujets,  
N'ayons pas en nos vœux de différents objets.  
Mais changeons de discours : Anthenor qui s'avance,  
Ne prendrait pas plaisir à cette conférence :  
375 Sans doute que blessé d'un même trait que vous,  
Il me vient assaillir, et seconder vos coups.

**SCÈNE III.**

**Anthenor, Genest, Luciane.**

**ANTHENOR.**

Hé bien, s'est-il rendu ce rebelle courage ?

**LUCIANE.**

Aussi peu qu'un Rocher qui battu de l'orage  
Méprise les assauts, et de l'onde et du vent,  
380 Et paraît à nos yeux plus ferme que devant.

**GENEST.**

Cette comparaison n'est pas mal assortie,  
Mon cœur et le Rocher ont de la sympathie,  
Car si l'un par les vents ne se peut émouvoir,  
Les soupirs ont sur l'autre aussi peu de pouvoir.

**ANTHENOR.**

385 Ha, mon fils ! si ce cœur te permets de connaître  
Que celui qui te parle est l'auteur de ton être,  
Fût-il cent fois plus ferme, et plus dur qu'un Rocher,  
Cette obligation a droit de le toucher.

**GENEST.**

Oui, je vous dois le jour, je vous dois ma naissance,  
390 Et ce corps pour ce droit vous doit obéissance :  
Mais l'esprit qui m'anime, et que je tiens des Cieux  
Est un noble tribut que je ne dois qu'aux Dieux.

**ANTHENOR.**

Mais à ce Dieu puissant...

**GENEST.**

Qui n'est qu'une chimère  
Qu'autrefois vous blâmiez.

**ANTHENOR.**

Qu'à présent je révère.

**GENEST.**

395 Dites plutôt un Dieu que vous avez rêvé.

**ANTHENOR.**

Un Dieu par qui tout vit, et tout est conservé,  
Et qui pour te donner une immortelle vie  
Voulut bien qu'ici bas elle lui fût ravie.

**GENEST.**

400 Pour moi ? Je désavoue un si puissant effort,  
Et ne tiens pas ma vie un effet de sa mort.

**ANTHENOR.**

Horrible impiété ! détestable blasphème !

**GENEST.**

Mais qu'on peut effacer avec l'eau du Baptême.

**ANTHENOR.**

Oui, mon fils, viens m'y suivre.

**GENEST.**

Ha ! Ne me pressez pas.

**ANTHENOR.**

Quoi d'un si beau sentier tu retires tes pas ?

**GENEST.**

405 Oui, je m'en veux tirer comme d'un précipice,  
Où vous avez dessein qu'avec vous je périsse.

**ANTHENOR.**

Mais plutôt où je veux te sauver avec moi.

**GENEST.**

Ayez soin de vous seul, et me laissez.

**ANTHENOR.**

Pourquoi ?

**GENEST.**

410 Parce qu'importuné de vos contes frivoles  
Je me lasse d'ouïr tant de vaines paroles.

**ANTHENOR.**

Hé bien, puis que ma voix ne te peut émouvoir,  
Cessant de m'écouter, cesse aussi de me voir :  
Va, Monstre, je suivrai la loi que tu me donnes,  
Et t'abandonnerai comme tu m'abandonnes.

**LUCIANE.**

415 Mon frère !

**ANTHENOR.**

Laissez-là cet objet odieux  
Implorer à loisir le secours de ses dieux :  
Ils vont en un haut point élever sa fortune,  
Et votre affection le choque, et l'importune.

**SCÈNE IV.**

**Genest, Pamphile, Aristide.**

**GENEST.**

Cet orage, Anthenor, touche peu mes esprits,  
420 Comme je l'attendois il ne m'a pas surpris,  
Et depuis quelque temps j'ai bien pu me résoudre  
En ayant vu l'éclair, d'ouïr gronder la foudre.  
Mais ainsi que l'éclat du céleste flambeau  
425 Qu'on voit après l'orage et plus clair, et plus beau,  
Les divines clartés des yeux de Pamphile  
Viennent chasser l'horreur de ma mélancolie,  
Et par les doux regards de ces astres d'amour  
Dans mon adversité me rendre un plus beau jour.  
Exemple merveilleux d'une rare constance,  
430 Cher objet de mes vœux, et de mon espérance,  
C'est de vous seule enfin qui gouvernez mon sort  
Que j'attends désormais ou ma vie ou ma mort.  
Tout me trahit, Madame, et tout me persécute,  
Aux plus grands des malheurs le ciel m'a mis en butte,  
435 Et leurs traits toutefois me sembleraient bien doux  
S'ils me laissaient l'honneur d'être estimé de vous.  
Cet espoir tient encor ma fortune en balance,  
Lui seul est le secours qui reste en ma défense,  
Et comme votre cœur est grand et généreux,  
440 Je n'ose pas encor me dire malheureux.

**PAMPHILIE.**

Quel est votre malheur, et quelle est cette crainte ?  
Déjà sans les savoir j'en partage l'atteinte,  
Et mon amour est tel que vous lui feriez tort

De le croire sujet aux caprices du sort.  
445 Vos rares qualités, vos vœux, et votre flamme  
L'ont depuis trop longtemps imprimé dans mon âme,  
Et malgré vos soupçons je vous puis assurer,  
Qu'il n'est point de malheur qui le puisse altérer.  
Mais enfin dites nous quelle est votre infortune ?

**GENEST.**

450 C'est une passion à mes vœux importune,  
Un zèle sans raison, un désir dérégulé,  
Et le pouvoir enfin d'un esprit aveuglé.

**PAMPHILIE.**

Un père assurément vous veut porter au change ?  
Et que sous d'autres lois l'inconstance vous range ?

**GENEST.**

455 Il le veut, Pamphilie, il le veut : mais apprends  
Que d'injustes désirs me sont indifférents,  
Et qu'avant que mon cœur consente à cette envie,  
Mon amour à tes pieds immolera ma vie.

**PAMPHILIE.**

460 Je ne souhaite pas un si funeste effet,  
Et peut-être son choix est-il assez parfait  
Pour porter son esprit à ces douces contraintes  
Qui causent vos transports, et peut-être vos feintes.

**GENEST.**

Ha ! De tous les malheurs dont je ressens les coups,  
Voilà le plus sensible, et plus rude de tous !  
465 Quoi ? Quand tout m'est fatal, lorsque tout m'abandonne,  
Pamphilie elle-même aujourd'hui me soupçonne ?  
Non non, madame, non, ne me soupçonnez pas,  
D'avoir voulu trahir mes vœux, ni vos appas ;  
Ce change malheureux que mon père m'ordonne,  
470 Regarde nos autels, et non votre personne ;  
Il ne m'empêche pas que j'adore vos yeux,  
Mais il veut pour le sien que je quitte nos Dieux,  
Et que suivant l'abus de son erreur extrême,  
Contre mes sentiments je le suive au baptême.  
475 Mais plutôt que je change ou d'amour, ou de loi,  
Plutôt que je viole ou mes vœux, ou ma foi,  
Que ces puissantes mains qui gouvernent la foudre,  
D'un rouge trait de feu me réduisent en poudre.  
Puissé-je être des Dieux, et des hommes l'horreur,  
480 De tous les éléments éprouver la fureur,  
Et si jusqu'à ce point mon jugement s'oublie,  
Que je sois à jamais haï de Pamphilie.

**ARISTIDE.**

Quoi, c'est là le sujet qui te trouble si fort ?  
C'est là l'occasion qui cause ton transport ?  
485 Et l'importunité d'une soeur, et d'un Père,  
Est le mal qui t'afflige, et qui te désespère ?

Témoigne, cher Ami, témoigne plus de coeur,  
 Méprise leurs discours, et brave leur rigueur ;  
 C'est dedans les malheurs, et les plus grands orages,  
 490 Que se font admirer les plus fermes courages.  
 Laisse, laisse éclater ce foudre, et ces éclairs,  
 Dont les traits impuissants ne frappent que les airs,  
 Les Dieux intéressés en ces vaines menaces,  
 Arrêteront bientôt le cours de tes disgrâces,  
 495 Et quand même le sort les voudrait achever,  
 Il ne t'abaisserait que pour te relever,  
 Que pour rendre dans peu ton âme plus contente,  
 Ta fortune plus haute, et bien plus éclatante,  
 Et te faire avouer qu'il ne t'est rigoureux,  
 500 Que pour te faire un jour plus grand, et plus heureux.  
 Tous les jours le Soleil sort d'une couche noire,  
 Et la honte est souvent un chemin à la gloire.  
 Il est vrai que choquant un injuste pouvoir,  
 Tu peux perdre tes biens, mais non pas ton espoir,  
 505 Puis que des immortels la haute providence  
 Peut donner à ta perte une ample récompense,  
 Et te faire trouver loin d'un père irrité  
 Les fruits de ton courage, et de ta piété.

**GENEST.**

Aristide crois moi ; le soin de ma fortune,  
 510 N'est point dans mes malheurs ce qui plus m'importune,  
 Puis que comme tu dis, je puis trouver ailleurs,  
 Et de plus doux espoirs, et des destins meilleurs.  
 Mais comment penses-tu que l'amour qui me lie,  
 Me permette jamais de quitter Pamphilie ?  
 515 Peux-tu t'imaginer qu'il soit en mon pouvoir,  
 L'aimant infiniment de vivre sans la voir ?  
 Non, non, loin des attraits de ses grâces divines,  
 Les plus aimables fleurs me seraient des épines,  
 Je haïrais un trône, et des sceptres offerts  
 520 Me plairaient beaucoup moins que l'honneur de mes fers.  
 Mais si la cruauté d'un père inexorable,  
 À moi même aujourd'hui me rend méconnaissable,  
 S'il faut que je demeure en ce funeste État,  
 Qui m'ôte mes Amis, mes biens, et mon éclat,  
 525 (Pardonnez ce discours à ma mélancolie.)  
 Que deviendront nos feux aimable Pamphilie ?  
 Je sais que votre coeur est grand, et généreux,  
 Mais quoi, vous êtes femme, et je suis malheureux.

**PAMPHILIE.**

Il est vrai, je suis femme, et je le tiens à gloire,  
 530 Puisqu'aujourd'hui ce nom relève ma victoire,  
 Et fait voir en mon sexe un esprit assez fort,  
 Pour vaincre mieux que vous les malices du sort,  
 Je ne redirai point ici que je vous aime,  
 Qu'ainsi que vos vertus mon amour est extrême,  
 535 Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,  
 Et vous l'ont exprimé beaucoup mieux que ma voix :  
 Mais de quelques rigueurs dont le sort vous accable,  
 Fussiez vous en un point encor plus déplorable,  
 Je vous puis assurer que ma fidélité

540 Sera jusqu'au tombeau sans inégalité.

**GENEST.**

Hé ! bien, je croirai donc dans le mal qui m'afflige,  
Que la nature en vous aura fait un prodige,  
Et qu'en vous faisant naître elle aura mis au jour,  
Un miracle parfait de constance, et d'amour,  
545 Bien qu'en cette bonté dont mon âme se flatte,  
Votre adresse plutôt que mon bonheur éclate,  
Je veux bien toutefois pour calmer ma fureur,  
Décevoir mon esprit d'une si douce erreur.  
Oui, Madame, je veux que mon âme soit vaine,  
550 Jusqu'à vous croire atteinte, et sensible à ma peine,  
Et me persuader qu'un feu si bien épris,  
Au delà de vos jours touchera vos esprits ;  
Mais encor qu'à ce point vous soyez généreuse,  
Pourrai-je consentir à vous voir malheureuse,  
555 Et que tacitement il vous soit imputé  
Que sans moi vous seriez dans la prospérité ?  
Ha ! Madame ? Souffrez qu'en ce désordre extrême,  
Ma raison une fois parle contre moi-même,  
Et qu'agissant pour vous, elle montre en ce jour,  
560 Par un étrange effet un véritable amour.

**ARISTIDE.**

Ta flamme, cher Ami, nous est assez connue :  
Je vois en tes discours ton âme toute nue,  
Et parmi l'embarras de tant de passions  
Je découvre aisément tes inclinations.  
565 Je sais bien que ton coeur et constant et fidèle,  
Pour l'objet qu'il adore a toujours même zèle,  
Et que tu trouverais un Empire importun,  
Si ce rare bonheur ne nous était commun,  
Mais je sais bien aussi que ton noble courage,  
570 A peine à consentir qu'il ait quelque avantage,  
Et ces deux mouvements succédant tour à tour,  
Font combattre ta gloire avecque ton amour.  
Mais veux-tu t'affranchir de cette incertitude,  
Qui nourrit tes transports, et ton inquiétude ?  
575 Écoute les conseils que je te veux donner :  
Tu nous dis qu'Anthenor te veut abandonner,  
Et te priver à tort des droits de ton partage,  
Si tu ne suis l'erreur où son âme s'engage ;  
Dis lui pour parvenir au but où tu prétends  
580 Que tu rendras ses vœux, et ses désirs contents ;  
Et feints pour cet effet par un beau stratagème,  
Que tu veux comme lui recevoir le baptême.  
Suivant l'opinion de leur bizarre loi,  
Leurs mystères sont vains quand on manque de foi ;  
585 De sorte qu'en ton coeur méprisant leurs manies,  
Tu n'auras observé que des cérémonies,  
Qui n'ayant pas rendu le baptême parfait  
N'auront produit en toi qu'un ridicule effet.  
Acquiers toi de vrais biens avec de faux hommages :  
590 Un peu d'eau, Cher Ami, calme de grands orages ;  
Fais que celle qui nuit à tous ses partisans,  
Pour toi seule aujourd'hui produise des présents,

Et se rende pareille après ton entreprise,  
À la pluie envoyée à la fille d'Acrise.

**GENEST.**

595 L'effet de ce conseil offenserait les Dieux.

**ARISTIDE.**

L'effet de ce conseil leur sera glorieux,  
Puisqu'à l'aversion de cette loi nouvelle,  
Tu joindras les mépris que ton coeur a pour elle,  
600 Réservant à l'honneur de nos sacrés autels  
Une âme toute pure, et des voeux immortels.

**GENEST.**

À quoi me résoudrai-je, aimable Pamphilie ?

**PAMPHILIE.**

Je crains.

**ARISTIDE.**

Que craignez vous ?

**PAMPHILIE.**

Tout.

**ARISTIDE.**

Dieux ! quelle folie ?  
Vous craignez, dites vous, quoi ? que deux gouttes d'eau  
De son ardente amour éteignent le flambeau ?

**PAMPHILIE.**

605 Non, mais que cette erreur à la fin ne lui plaise,  
Et qu'elle n'ait pour nous une suite mauvaise.

**GENEST.**

Ha ! ne me croyez pas d'un esprit si peu sain.

**PAMPHILIE.**

Vous pouvez donc agir, et suivre ce dessein.

**GENEST.**

Il faut adroitement conduire ceste affaire.

**ARISTIDE.**

610 Laissez m'en le souci, je verrai votre Père,  
Et je saurai si bien ménager ses esprits,  
Qu'aveuglé de l'appât du dessein entrepris,  
Il ne pourra jamais à travers mon adresse,  
Se douter seulement du piège qu'on lui dresse ;  
615 Cependant finissant de si longs entretiens  
Allez tous deux m'attendre au Temple des Chrétiens.

## ACTE III

### SCÈNE I.

**Dioclétian, Aquillin, Rutile.**

**DIOCLÉTIAN.**

Rutile, je l'avoue, ils sont incomparables,  
Et tous en leurs projets me semblent admirables ;  
Que l'accord de leurs voix, et de leurs actions,  
620 Exprime adroitement toutes leurs passions !  
Qu'ils se savent bien plaindre, ou feindre une colère !  
Que l'amour en leur bouche est capable de plaire !  
Et que leur industrie a de grâce et d'appas  
À dépeindre un tourment qu'ils ne ressentent pas !  
625 N'as tu point remarqué ce qu'a dit Luciane  
En faveur des Chrétiens et de leur loi profane ?  
Elle en a soutenu l'erreur avec tant d'art,  
Que j'ai cru quelque temps qu'elle parlait sans fard,  
Et que le trait dont lors elle semblait atteinte,  
630 Était un pur effet, et non pas une feinte.

**RUTILE.**

Il est vrai, mais, Seigneur, n'as-tu pas entendu,  
Ce que Genest a dit quand il s'est défendu ?  
Avec combien d'esprit, d'adresse, et de courage,  
Il a de nos autels conservé l'avantage ?  
635 Et par quel art enfin, et quelle invention,  
Il se porte au mépris de leur religion ?

**DIOCLÉTIAN.**

Oui, sa subtilité n'eut jamais de pareilles.

**AQUILLIN.**

Attends un peu, Seigneur, tu verras des merveilles  
Qui raviront tes sens avecque tant d'appas,  
640 Que même en les voyant tu ne le croiras pas.



## SCÈNE II.

**Dioclétian, Aquillin, Rutile, et suite, Genest,  
Pamphilie, Aristide, Luciane, Anthenor.**

**GENEST.**

Où suis-je ? Qu'ai-je vu ? Quelle divine flamme,  
Vient d'éblouir mes yeux, et d'éclairer mon âme ?  
Quel rayon de lumière épurant mes esprits,  
A dissipé l'erreur qui les avait surpris ?  
645 Je crois, je suis Chrétien ; et cette grâce extrême,  
Dont je sens les effets est celle du Baptême.

**PAMPHILIE.**

Chrétien ? Qui vous l'a fait ?

**GENEST.**

Je le suis.

**ARISTIDE.**

Rêvez vous ?

**GENEST.**

Un Ange m'a fait tel.

**ANTHENOR.**

Devant qui ?

**GENEST.**

Devant tous.

**LUCIANE.**

Personne toutefois n'a vu cette aventure.

**RUTILE, à l'Empereur.**

650 Il leur va débiter quelque étrange imposture.

**AQUILLIN.**

Qu'il feint bien !

**DIOCLÉTIAN.**

Il est vrai qu'on ne peut feindre mieux,  
Et qu'il charme l'oreille aussi bien que les yeux.

**GENEST.**

Quoi, vous n'avez pas vu cette clarté brillante,  
Dont l'effet merveilleux surpassant mon attente,  
655 Avecque tant d'éclat a paru dans ce lieu  
Alors qu'il a reçu le ministre d'un Dieu.

**ARISTIDE.**

Quel Ministre ? Quel Dieu ? Tu nous contes des fables.

**GENEST.**

Non, Amis, je vous dis des choses véritables,  
Naguère quand ici j'ai paru devant vous,  
660 Les yeux levés au Ciel, tête nue, à genoux,  
Je voyais, ô merveille à peine concevable !  
À travers ce lambris un prodige admirable,  
Un Ange mille fois plus beau que le Soleil,  
Et qui me promettant un bonheur sans pareil,  
665 M'a dit qu'il ne venait, si je le voulais croire,  
Que pour me revêtir des rayons de sa gloire.  
Lors tous mes sens ravis d'un espoir si charmant  
Ont porté mon esprit à ce consentement,  
Qui remplissant mon coeur d'une joie infinie  
670 A fait voir à mes yeux cette cérémonie.  
L'Ange, dont la présence étonnait mon esprit,  
En l'une de ses mains tenait un livre écrit,  
Où la bonté du Ciel secondant mon envie,  
Je lisais aisément les crimes de ma vie,  
675 Mais avec un peu d'eau que l'autre main versait,  
Je voyait aussitôt que l'écrit s'effaçait,  
Et que par un effet qui passe la nature,  
Mon coeur était plus calme, et mon âme plus pure.  
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que je sens,  
680 Et qui produit en moi des transports si puissants.  
Loin de moi désormais êtres imaginaires,  
Fléaux des faibles esprits, et des Âmes vulgaires,  
Faux Dieux, ce n'est plus vous aujourd'hui que je crains,  
Ni ce foudre impuissant que l'on peint en vos mains :  
685 Je ne vous connais plus, allez, je vous déteste,  
Et mon coeur embrasé d'une flamme céleste,  
Adore un Dieu vivant dont l'extrême pouvoir,  
Se fait craindre partout, et partout se fait voir.

**DIOCLÉTIAN.**

690 Cette feinte, Aquillin commence à me déplaire,  
Qu'on cesse.

**GENEST.**

Il n'est pas temps, ô César ! de me taire ;  
Ce Seigneur des Seigneurs, et ce grand Roi des Rois,  
De qui tout l'univers doit révérer les lois,  
Sous qui l'Enfer frémit, et que le Ciel adore,  
Veut que je continue, et que je parle encore,  
695 Sache donc, Empereur, que ce Dieu souverain  
De qui j'ai senti la puissance, et la main,  
Lorsque je me pensais rire de ses oracles,  
Vient d'opérer en moi le plus grand des miracles,  
Changeant un idolâtre en son adorateur,  
700 Et faisant un sujet de son persécuteur.  
Ne pensant divertir, ô prodiges étranges !  
Que de simples mortels, j'ai réjoui des Anges,  
Et dedans le dessein de complaire à tes yeux,

J'ai plu sans y penser à l'Empereur des Cieux.  
705 Il est vrai que privé de ses grâces extrêmes,  
J'ai tantôt contre lui vomé mille blasphèmes,  
Mais dans ces faux discours que ma langue étalait,  
Ce n'était que l'Enfer, et non moi qui parlait,  
Ce commun Ennemi de tout ce qui respire,  
710 Qui par le crime seul établit son Empire :  
Ayant trompé mes sens, et séduit ma raison,  
M'avait mis dans le coeur ce dangereux poison :  
Mais enfin de mon Dieu les bontés infinies,  
Ont toutes ces horreurs de mon âme bannies,  
715 Et je veux, ô César ! qu'on sache à l'advenir,  
Que je n'ai plus de voix qu'afin de le bénir,  
Qu'afin de publier aux deux bouts de la terre,  
Qu'il est seul souverain, seul maître du tonnerre,  
Des cieux, des éléments, des Anges, des mortels,  
720 Et digne seul enfin, et d'encens, et d'autels.

**DIOCLÉTIAN.**

Il a perdu le sens, et son âme troublée,  
Rend comme son esprit sa langue déréglée.

**GENEST.**

Non, non, mon jugement ne fut jamais plus sain  
Qu'alors qu'il a choqué tes Dieux, et ton dessein,  
725 Et si je l'ai perdu, c'est lorsque mes paroles  
D'un accent criminel ont flatté tes idoles.

**DIOCLÉTIAN.**

Ha ! Ne m'irrite pas, insolent, c'est assez.  
Ou l'on te traitera comme les insensés.

**GENEST.**

Ce traitement n'est pas celui que je souhaite,  
730 Car on me traiterait ainsi que l'on te traite.

**DIOCLÉTIAN.**

On me traite en César, en Empereur Romain.

**GENEST.**

On te traite en esclave, et non en souverain,  
Puisque loin d'écouter cette bonté suprême,  
Ce Dieu de qui les Rois tiennent leur diadème,  
735 Souvent tu rends hommage au gré d'un courtisan,  
À l'ouvrage imparfait d'un chétif Artisan,  
Qui suivant son caprice, ou celui de ces traîtres,  
Te compose des Dieux, et te donne des Maîtres.

**DIOCLÉTIAN.**

Voyez l'audacieux ! Il croit possible encor,  
740 Faire sur un Théâtre ou l'Achille, ou l'Hector.

**GENEST.**

Non, non, par ma raison mon âme mieux guidée,  
Ne souffre plus en elle une si vaine idée,  
Je me connais, César, je sais ce que je suis.

**DIOCLÉTIAN.**

Mais sais-tu bien aussi, traître, ce que je puis ?

**GENEST.**

745 Oui, ton pouvoir n'est pas un effet que j'ignore,  
Je sais que l'on te craint, et que Rome t'adore,  
Mais je sais bien aussi ce qu'un Dieu me prescrit :  
Tu peux tout sur mon corps, et rien sur mon esprit.

**DIOCLÉTIAN.**

Nous allons éprouver cette haute constance.

**GENEST.**

750 Tu peux dès à présent en faire expérience.  
Commande à tes bourreaux qu'ils m'accablent de fers.

**DIOCLÉTIAN.**

Perfide, ils t'apprendront le respect que tu perds,  
Si tu ne te résous à changer de langage.

**GENEST.**

On ne change jamais quand on a du courage.

**DIOCLÉTIAN.**

755 Si faut-il toutefois ou changer ou périr.

**GENEST.**

Hé ! bien me voilà prêt, tyran, allons mourir.  
Apportez, apportez ces bienheureuses chaînes,  
Instruments de ma gloire ainsi que de mes peines,

*Lui rejetant son Écharpe.*

Et reprends désormais ces liens odieux,  
760 Qui me rendaient naguère esclave de tes Dieux.  
Que ceux qui n'ont pas vu les divines merveilles,  
Qui viennent de ravir mes yeux et mes oreilles,  
De tes vaines grandeurs se rendent partisans,  
Et d'un oeil envieux regardent tes présents.  
765 Pour moi qui viens de voir de plus illustres marques,  
Du pouvoir de celui qui commande aux Monarques,  
Je n'ai plus de désirs qui soient si criminels ;  
Tes dons sont passagers, les siens sont éternels,  
Ses faveurs sont d'un Dieu, tes caresses d'un homme ;  
770 Et les honneurs du Ciel valent bien ceux de Rome.  
Parle donc, Empereur, et hâte mes tourments ;

Tu diffères ma gloire, et mes contentements,  
Fais souffrir à mon corps les peines les plus dures,  
Irrite tes bourreaux, invente des tortures,  
775 Et par un sentiment qui ne t'est pas nouveau  
Qu'un déluge de sang te venge d'un peu d'eau,  
Dont le divin effet m'a donné tant de grâces,  
Qu'à tes yeux aujourd'hui je brave tes menaces.

**DIOCLÉTIAN.**

Tu me braves, mutin, mais de ta trahison,  
780 Et la flamme, et le fer me feront la raison !  
Qu'on l'ôte de mes yeux, soldats, que l'on l'entraîne ;  
Faites qu'en même temps on l'applique à la gêne,  
Et qu'il ressente là de si vives douleurs,  
Qu'il estime la mort moindre que ses malheurs.  
785 Va les suivre, Rutile, et vois s'il est possible,  
De réprimer l'orgueil de ce coeur invincible :  
Menace, flatte, prie, importune, promets,  
Offre lui des trésors, oui, je te le permets,  
Des charges, des honneurs, et tout ce qui dans Rome,  
790 Peut le mieux assouvir l'espérance d'un homme.  
S'il se veut reconnaître, et quitter son erreur,  
Son remords peut encor désarmer ma fureur ;  
Mais s'il s'obstine plus à faire le rebelle :  
Qu'on l'expose aux ardeurs d'une flamme cruelle,  
795 Qui sur son corps perfide agissant peu à peu,  
Avec mille douleurs le brûle à petit feu.

**RUTILE.**

J'observerai cet ordre.

**DIOCLÉTIAN.**

Allez.

**SCÈNE III.**

**Dioclétian, Aquillin, Anthenor, Pamphilie,  
Luciane, Aristide.**

**DIOCLÉTIAN.**

Lâches complices !  
C'est vous que je destine aux plus âpres supplices :  
Vous l'avez suborné, vos propos l'ont séduit,  
800 Mais de vos trahisons vous recevrez le fruit,  
Oui, je me vengerai d'un si sensible outrage,  
Sans qu'on respecte en vous ni le sexe, ni l'âge,  
Sans qu'aucune pitié fléchisse mon courroux.  
Aquilin.

**LUCIANE.**

Ha ! Seigneur, j'embrasse tes genoux.

**DIOCLÉTIAN.**

805 Importune.

**ANTHENOR.**

César.

**DIOCLÉTIAN.**

C'est en vain que vos larmes,  
À ma juste rigueur pensent ôter les armes ;  
Après m'avoir bravé dans mon propre Palais,  
Quelle grâce osez vous espérer désormais ?  
Auriez vous bien pensé qu'après tant d'insolence  
810 Il suffise aujourd'hui d'implorer ma clémence ?  
Non, non, des crimes tels ne sont jamais remis  
Aussi facilement qu'ils ont été commis,  
Et votre impunité ferait des téméraires  
Si je ne vous donnais des châtimens sévères,  
815 Il faut donc...

**PAMPHILIE.**

Ha, César ! Quel extrême malheur  
Nous peut rendre aujourd'hui suspects à ta grandeur ?  
Qu'avons-nous fait, Seigneur, qui choque ta puissance ?  
Sommes-nous criminels par notre obéissance ?  
Tu nous as commandé, nous t'avons obéi :  
820 Suivre tes volontés est-ce t'avoir trahi ?  
Quel est donc le forfait qui nous rend si coupables ?  
De quelles trahisons nous penses-tu capables ?  
Nous n'avons point choqué ni les Dieux ni l'État,  
Et notre seul malheur est tout notre attentat.  
825 Ce n'est pas que je veuille en parlant de la sorte  
Arrêter les effets du courroux qui t'emporte  
Au déplorable point où m'a mise le sort,  
Je ne me promets plus de calme ni de port,  
Et je croirais avoir une trop lâche envie  
830 Si ma voix te parlait en faveur de ma vie :  
Non, n'attends point de moi des sentiments si bas ;  
Prononce si tu veux l'arrêt de mon trépas,  
Tu me verras mourir et constante et contente ;  
Mais épargne, ô César, une troupe innocente,  
835 Qui dans tous ses desseins a toujours prudemment  
Regardé son devoir, et ton contentement.

**DIOCLÉTIAN.**

Quoi donc, votre devoir consiste à me déplaire ?  
À promettre une chose, et tenir le contraire ?  
À venir suborner un sujet à mes yeux,  
840 Et le forcer enfin d'abandonner nos Dieux ?  
Vous appelez peut être une telle impudence  
Un divertissement, un jeu plein d'innocence ?  
Mais croyez si ce trait se passe impunément  
Que je suis sans mémoire et sans ressentiment :  
845 Non, non, perfides, non ; après un tel outrage

Ne vous figurez pas que je sois sans courage ;  
Ainsi que votre sort votre crime vous joint,  
Qu'un destin différent ne vous sépare point,  
Vous avez même but et même intelligence,  
850 Et vous éprouverez une même vengeance.

**ARISTIDE.**

César, au nom des Dieux, écoute-moi parler,  
Vois quels sont les objets que tu veux immoler ;  
Si ton juste courroux demande des victimes,  
Prends garde pour le moins qu'elles soient légitimes,  
855 Et qu'un injuste arrêt aussi prompt que cruel,  
Ne perde l'innocent avec le criminel.

**AQUILLIN.**

Il est vrai qu'on pourrait avec quelque apparence,  
Mettre entre leurs forfaits beaucoup de différence,  
Anthenor, et sa fille...

**ANTHENOR.**

Invincible Empereur,  
860 Permits qu'en quatre mots je te tire d'erreur,  
Luciane, Seigneur, ne fut jamais ma fille,  
Je n'eus jamais d'enfants, je n'ai point de famille,  
Et bien que nous ayons imité les Chrétiens,  
Nous n'avons point pourtant d'autres Dieux que les tiens.  
865 Tous ces noms supposés et de fils, et de père,  
Ses désirs simulés, et sa feinte colère,  
N'étaient que des effets que nous avait prescrits,  
Ce traître dont le change étonne nos esprits.

**LUCIANE.**

Non, Seigneur, si Genest contre notre espérance,  
870 A perdu le respect, et changé de créance,  
Lui seul a fait son crime, et lui seul aujourd'hui,  
En cette occasion doit répondre de lui,  
Nous n'avons jamais pris de part en son audace,  
Et nous n'en devons point avoir en sa disgrâce,  
875 Qu'il fasse l'insensé, l'insolent, le mutin,  
Faut-il que son malheur change notre destin ?  
Et devons nous ici passer pour ses complices,  
Si nous n'avons jamais approuvé ses caprices ?  
Dès l'instant qu'il s'est mis du parti des Chrétiens,  
880 Nous avons séparé nos intérêts des siens,  
Et de ses passions nos âmes désunies,  
Ont plaint en même temps et blâmé ses manies,  
Condamné son orgueil, détesté sa fureur,  
Et vu son insolence avec beaucoup d'horreur.

**DIOCLÉTIAN.**

885 De qui donc teniez vous ces coupables maximes,  
Qui tantôt des Chrétiens autorisaient les crimes ?

**LUCIANE.**

D'un désir curieux qui ne te peut choquer,  
Puisque je ne l'avais qu'afin de m'en moquer,  
Et qu'encor aujourd'hui ces Illustres mensonges,  
890 Passent dans mon esprit seulement pour des songes.

**DIACLÉTIAN.**

Si tu répugnes tant aux abus des Chrétiens,  
Fais nous voir des effets du discours que tu tiens,  
Va t'en trouver Genest, et t'efforce d'abattre,  
Par de vives raisons ce coeur opiniâtre.  
895 L'adresse de l'esprit jointe aux grâces du corps,  
Fait ordinairement d'admirables efforts :  
Emploie un peu tes yeux au secours de ta bouche,  
Il n'est point de mutins qu'un bel objet ne touche ;  
Déjà mon courroux cesse, et cède à tes attraits,  
900 Fais que Genest encor en ressente les traits,  
Et que son coeur vaincu par de si belles armes,  
Nous rende redevable au pouvoir de tes charmes.

**LUCIANE.**

Je suis prête, ô César ! de suivre aveuglément,  
Et tes intentions, et ton commandement,  
905 Bien que je ne sois pas assez présomptueuse  
Pour en oser attendre une fin glorieuse :  
Pourtant, puis qu'il te plaît, je ne m'en défends pas,  
Et j'emploierai l'adresse au défaut des appas :  
Mais enfin souviens-toi, Seigneur, que Pamphilie,  
910 A sur lui dès longtemps sa puissance établie,  
Et que l'heureux effort de ce coup glorieux,  
Appartient à sa langue aussi bien qu'à ses yeux.

**PAMPHILIE.**

Ha ! change de discours, et cesse Luciane,  
De vanter un pouvoir dont l'effet te condamne :  
915 Son funeste projet ne m'a que trop appris,  
Que je suis à ses yeux un objet de mépris,  
Et que la passion que tu crois qui le dompte  
N'est plus qu'un faible feu qui ne luit qu'à ma honte,  
Que veux tu donc enfin que je fasse aujourd'hui ?  
920 Quoi ? que ma lâcheté m'abaisse contre lui ?  
Qu'après son changement je flatte son audace ?  
Que je verse des pleurs ? Que j'implore sa grâce ?  
Non, non, sa trahison le rend trop odieux,  
Et je me veux venger aussi bien que nos Dieux.  
925 César, si cet ingrat ne change de courage,  
Épargne tes bourreaux, il suffit de ma rage,  
Tu ne le peux frapper d'un coup plus inhumain ;  
Laisse donc désormais cet office à ma main,  
Et tu reconnaîtras que le fer, et la flamme,  
930 N'ont rien de comparable au courroux d'une femme,  
À qui par imprudence, ou par légèreté,  
On a manqué d'amour, ou de fidélité.



**DIOCLÉTIAN.**

J'approuve ton courage aussi bien que ton zèle ;  
Hé bien ! ne va point voir cet Amant infidèle ;  
935 Mais si dans sa fureur il demeure obstiné,  
Je veux qu'à ton courroux il soit abandonné,  
Que tout chargé de fers à tes pieds on l'amène,  
Et puis s'il ne se rend, qu'on l'immole à ta haine.

## ACTE IV

### SCÈNE I.

**Pamphilie, Aristide.**

**PAMPHILIE.**

Quoi, rien ne peut fléchir ce courage obstiné ?

**ARISTIDE.**

940 Non, bientôt devant vous il doit être amené,  
Je vous en donne avis.

**PAMPHILIE.**

Où ?

**ARISTIDE.**

Dedans cette salle,  
Affin que s'il se peut, cette âme déloyale  
Renonce son erreur dedans les mêmes lieux,  
Où son crime a choqué l'Empereur et les Dieux.

**PAMPHILIE.**

945 Comment le savez vous ?

**ARISTIDE.**

De l'ordre de Rutile,  
Qui voyant qu'on prenait une peine inutile,  
Et que tous nos efforts agissaient vainement,  
Pour guérir cet esprit de son aveuglement,  
M'a dit qu'il vous allait envoyer ce rebelle,  
950 Et que je vous en vinsse apporter la nouvelle,  
Affin que votre esprit se puisse préparer,  
À lui lancer des traits qu'il ne puisse parer.

**PAMPHILIE.**

En cette occasion que ferai-je Aristide ?

**ARISTIDE.**

Vous savez mieux que moi l'humeur de ce Perfide.

**PAMPHILIE.**

955 Il m'a pourtant trompée autant et plus que vous.

**ARISTIDE.**

C'est de vous seule aussi dont il craint le courroux.

**PAMPHILIE.**

Il me craint.

**ARISTIDE.**

Je le crois.

**PAMPHILIE.**

Et sur quelle apparence ?  
Ne me traite-t-il pas avec indifférence,  
Et ne lui suis-je pas un objet de mépris ?

**ARISTIDE.**

960 Votre nom toutefois touche encor ses esprits,  
Car il n'a pu jamais au récit de vos charmes,  
Étouffer ses soupirs ni retenir ses larmes.

**PAMPHILIE.**

Après ses trahisons et des mépris si grands,  
Ses pleurs et ses soupirs sont de faibles garants :  
965 Il a changé l'ingrat, et quoique l'on présume,  
Ce qu'il fit par amour il le fait par coutume.

**ARISTIDE.**

Pour complaire à César, il le faut éprouver,  
C'est l'ordre de Rutile.

**PAMPHILIE.**

Hé bien va le trouver  
Et dis que pour dompter ce superbe courage,  
970 Ma haine et mon amour mettront tout en usage.  
Va laisse-moi rêver à ce fâcheux souci.

**ARISTIDE.**

Adieu, dans un moment vous le verrez ici.

## SCÈNE II.

### PAMPHILIE.

Aveugles Tyrans de mon âme,  
Qui régnez sur moi tour à tour,  
975 Haine, mépris, vengeance, Amour,  
Où se termineront mes fureurs, ou ma flamme ?  
Haine, dois-je suivre tes lois ?  
Amour dois-je écouter ta voix ?  
Dois-je courir à la vengeance ?  
980 Ou par un plus noble mépris,  
Chercherai-je mon allégeance  
Dans l'oubli des ardeurs dont mon coeur est épris ?  
Ha ! Dieux que je suis incertaine,  
De mon choix, et de mes désirs,  
985 Que de larmes, et de soupirs,  
S'opposeraient encore à la fin de ma peine !  
Non mes yeux ne le voyons pas,  
Laissons le traîner au trépas,  
Rendons notre haine assouvie ;  
990 Ou puis qu'il vous nommait à tort,  
Jadis les astres de sa vie,  
Soyez dorénavant les flambeaux de sa mort.  
Mais, hélas ! Quelle est mon envie ?  
Quel est mon aveugle transport ?  
995 Puis-je consentir à sa mort,  
Sans qu'au même moment je renonce à ma vie ?  
Non, retire toi ma fureur,  
Malgré son crime et son erreur,  
Je sens bien encor que je l'aime,  
1000 Et je reconnais aujourd'hui,  
Que je t'arme contre moi-même,  
Lorsque ma cruauté t'anime contre lui.  
Mais voici cet ingrat, cachons notre faiblesse,  
Ha ! Cet abord me tue.

### SCÈNE III.

**Pamphilie, Genest, deux gardes.**

**PAMPHILIE.**

Hé bien ! Âme traîtresse,  
1005 Te voilà dans les fers, et ces honteux liens,  
Sont plus chers à tes yeux et plus doux que les miens ?  
Peut être qu'à ton coeur mon joug était trop rude,  
Je payais tes devoirs avec ingratitude,  
Je recevais tes voeux avec trop de froideur,  
1010 Ou je t'importunais d'une trop vive ardeur.  
Ha ! Je l'avais bien dit, que tes lâches contraintes,  
Non plus que tes soupirs n'étaient rien que des feintes,  
Et que ton désespoir conçu hors de saison,  
Tendait secrètement à quelque trahison !  
1015 Mais ne présume pas, déloyal, que j'endure,  
Que l'on fasse à mes voeux cette sensible injure,  
Je veux qu'un châtiment aussi rude que prompt,  
Dans ton perfide sang en efface l'affront,  
Et montre que par moi ton destin sera pire :  
1020 Que pour avoir choqué ni les Dieux ni l'Empire.

**GENEST.**

Hé bien ! Exécutez cet illustre courroux ;  
C'est pour ce sujet seul que je suis devant vous.  
Me voilà prêt Madame, et victime enchaînée,  
Sans regret, à vos pieds j'attends ma destinée :  
1025 Vos yeux pour cet effet aidant votre rigueur,  
Montreront à vos mains le chemin de mon coeur,  
Ou s'ils ne veulent pas se donner cette peine,  
Armez vous, le voilà, frappez belle inhumaine,  
Aussi bien de vos Dieux les foudres impuissants,  
1030 Ont-ils de faibles traits pour étonner mes sens,  
Achevez, Pamphilie, achevez votre ouvrage,  
Mon coeur ne tremble point pour un si faible orage,  
Vous le voyiez naguère amoureux et brûlant,  
Pour vous mieux contenter voyez-le tout sanglant,  
1035 Mais si je puis encore espérer quelque grâce,  
Souffrez qu'auparavant le coup qui me menace,  
J'ose vous demander quel étrange forfait,  
Vous anime, Madame, à ce cruel effet ?

**PAMPHILIE.**

Quel forfait, déloyal ? Ô Dieux quelle impudence !  
1040 Il est la vertu même ; et la même innocence,  
Il n'a jamais manqué ni d'amour ni de foi,  
Il n'a jamais trahi ni l'Empereur ni moi,  
Il ne parla jamais en faveur du Baptême,  
Sa bouche n'a jamais proféré de blasphème,  
1045 Des crimes, justes Dieux ! Il n'en a point commis,  
Et vous avez grand tort d'être ses ennemis :  
Insolent, est-ce ainsi que tu veux qu'on te flatte ?

**GENEST.**

Non, non, que contre moi votre courroux éclate,  
Et s'il ne suffit pas pour vous venger assez,  
1050 Joignez y l'Empereur et vos Dieux offensés,  
Mais quand vous me traitez de traître et de parjure,  
Je ne saurais souffrir l'une ni l'autre injure,  
Vu qu'ici malgré vous les cieux me sont témoins,  
Que jamais mon amour ne les mérita moins,  
1055 Il est vrai qu'autrefois je méritais ce blâme,  
Quand pour flatter vos yeux je trahissais votre âme,  
Et portais vos esprits à des impressions,  
Qui n'étaient en effet que des illusions,  
Qui, je vous trahissais, quand mon âme aveuglée,  
1060 Ne concevait pour vous qu'une ardeur déréglée,  
Et subornant mon coeur par d'injustes désirs,  
Vous aimait beaucoup moins que ses propres plaisirs,  
Mais, Madame, aujourd'hui que ma flamme est plus pure,  
Que le feu n'est là-haut au lieu de sa nature,  
1065 Qu'un véritable amour me porte à vous chérir,  
Jusqu'à vouloir pour vous tout quitter et mourir ;  
Me pouvez-vous sans tort appeler infidèle,  
Traître, parjure, ingrat, inconstant, et rebelle ?

**PAMPHILIE.**

1070 Quels noms penses tu donc qu'on te doive donner,  
Quand on te voit tout fuir, et tout abandonner ?  
Quand pressé des vapeurs de ta mélancolie,  
Pour des illusions tu quittes Pamphilie ?  
Quand tu perds tout respect ? Quand tu changes de loi ?  
Quand tu trahis tes Dieux, et ton Prince, et ta foi ?

**GENEST.**

1075 Ha ! que la trahison est innocente et belle !  
Et la fidélité blâmable et criminelle,  
Quand leur effet regarde un tyran, et des dieux,  
Qui n'ont rien que d'horrible et de pernicieux,  
Qu'il est doux de sortir d'un joug si détestable,  
1080 Pour entrer sous les lois d'un monarque adorable  
Qui tient dedans les Cieux son palais et sa cour ;  
Et qui n'est que douceur, que justice, et qu'amour.  
Ha ! Si vous connaissiez, ma chère Pamphilie,  
La nuit où votre erreur vous tient ensevelie,  
1085 Et si par le secours de cet astre charmant,  
Dont l'éclat m'a tiré de mon aveuglement,  
Vous pouviez recevoir un rayon de la grâce,  
Qui met dedans mon coeur une si noble audace  
Qu'au prix de votre sort vous béniriez le mien,  
1090 Que vous estimeriez le bonheur d'un chrétien ?  
Et que pour en porter les glorieuses marques,  
Vous feriez peu d'état de celles des monarques.  
C'est par ce beau moyen que je veux en ce jour,  
Vous témoigner, madame, un véritable amour,  
1095 Et vous faire avouer que je ne fus volage,  
Qu'afin de vous chérir à présent davantage,

Seigneur, si ta bonté daigne écouter mes vœux,  
Accorde à Pamphilie.

**PAMPHILIE.**

Arrête malheureux,  
Que veux tu demander ?

**GENEST.**

Que sa bonté suprême,  
1100 Sauve l'autre moitié qui reste de moi-même,  
Et souffre pour le moins qu'auparavant ma mort,  
Je lui tende la main pour la mener au port.  
Si j'obtiens dessus vous cette illustre victoire,  
Que son heureux effet augmentera ma gloire !  
1105 Que mon sort sera doux, que je mourrai content,  
Si je puis achever ce dessein important,  
Ne le différons point, écoutez-moi Madame.

**PAMPHILIE.**

Tu fais de vains efforts pour séduire mon âme.

**GENEST.**

Ha ! croyez seulement, et lors le Roi des Cieux  
1110 Lèvera le bandeau qui vous couvre les yeux,  
Et vous découvrira ces clartés nonpareilles,  
Dont on ne saurait trop admirer les merveilles,  
Servez vous aujourd'hui du flambeau de la foi.  
Ou s'il vous éblouit, du moins écoutez-moi :  
1115 Mais examinez bien le poids de mes paroles,  
Dites-moi quels effets produisent vos idoles ?  
Qu'ont elles ici-bas jamais exécuté,  
Qui marque leur puissance, ou leur divinité ?  
Pensez-vous que des Dieux de bois, d'or ou de pierre,  
1120 Et dont l'être est borné dans l'ombre qui l'enserme,  
Des Dieux qui ne sont rien que corps inanimés,  
Que la main d'un mortel et le fer ont formés,  
Aient pu d'une parole en miracles féconde,  
Créer l'homme, le ciel, l'air, et la terre et l'onde,  
1125 Régler les éléments, semer d'astres les cieux,  
Faire tant de beautés qui brillent à nos yeux,  
Et partout établir cet ordre incomparable,  
Qui maintient l'univers et le rend admirable,  
Non, non, tous ces démons, tous ces Dieux impuissants,  
1130 À qui si vainement vous offrez vos encens,  
N'ont jamais, quelque appui qu'ait eu leur imposture,  
Produit un seul atome en toute la nature,  
Et cet ouvrage enfin si grand et si parfait,  
De ce Dieu que j'adore est un illustre effet,  
1135 Oui, madame, il en est et l'auteur et le maître,  
Je l'ignorais tantôt, il me l'a fait connaître,  
Et pourvu que votre âme ait désir de le voir,  
Cette même faveur est en votre pouvoir,  
Ne la refusez point, ma chère Pamphilie,  
1140 Que par elle votre âme à la mienne s'allie,  
Et souffrez qu'aujourd'hui par un si beau lien,  
J'unisse pour jamais votre coeur et le mien,

Voyez combien pour vous mon amour est extrême.

**PAMPHILIE.**

Tu m'aimes.

**GENEST.**

Oui, Madame, et bien plus que moi-même,  
1145 Puisque pour vous sauver et pour vous acquérir,  
Quelques rudes tourments qu'il me faille souffrir,  
Quelque supplice affreux que la rage déploie,  
On m'y verra courir avec beaucoup de joie,  
Pourvu que par mon sang je vous puisse acheter,  
1150 Un bonheur qu'avec moi vous devez souhaiter.

**PAMPHILIE.**

Hélas !

**GENEST.**

Vous soupirez, ha ! sans doute la crainte,  
Combat votre désir, et le tient en contrainte,  
Vous redoutez la mort, un tyran vous fait peur.

**PAMPHILIE.**

Non, non, ne pense pas que je manque de coeur,  
1155 Ce soupir qu'a produit une sainte tendresse  
Montre mon repentir, et non pas ma faiblesse,  
Je te suis, cher Amant, je te cède, et je crois ;  
Ton Dieu règne en mon coeur, et triomphe de moi.  
Déjà de ce bonheur je suis toute ravie,  
1160 Et regardant tes fers avec un oeil d'envie,  
Je brûle qu'un tyran n'ordonne à ses bourreaux,  
De passer en mes mains ces illustres fardeaux.  
Ne pouvant les ravir qu'au moins je les soutienne,  
Oui ces fers sont mes fers, cette chaîne est la mienne,  
1165 Puisque par les effets d'une douce rigueur,  
Elle passe à présent de tes mains à mon coeur.

**GENEST.**

Pamphilie, ô transports qui me comblez de gloire !



## SCÈNE IV.

**Dioclétian, Aquillin, Rutile, Genest, Anthenor,  
Aristide, Luciane, et les Gardes.**

**RUTILE, à l'Empereur.**

Seigneur elle a sans doute emporté la victoire,  
Une visible joie éclate dans ses yeux.

**DIOCLÉTIAN, à Pamphilie.**

1170 Hé bien ! qu'avez vous fait en faveur de nos Dieux.

**PAMPHILIE.**

Plus que je ne devais.

**DIOCLÉTIAN.**

C'est orgueilleux peut-être,  
À peine de fléchir et de se reconnaître.  
Et d'autant que vos vœux ne sont pas achevez,  
Vous dites avoir fait plus que vous ne devez.  
1175 Il est vrai qu'on fait trop pour un esprit coupable,  
Alors qu'il ne veut pas se rendre raisonnable,  
Et qu'au même moment qu'il refuse à céder,  
Une extrême rigueur le doit persuader :  
Mais quoique vos raisons combattant ce rebelle,  
1180 N'aient pas rendu son cœur plus humble ou plus fidèle,  
Je ne veux point pourtant vous dérober le prix  
Que nous devons aux soins que vous en avez pris,  
Comme vous, Anthenor, Luciane, Aristide,  
Ont fait de vains efforts auprès de ce perfide,  
1185 Et j'ai rendu pourtant leur sort si glorieux  
Qu'ils ne se plaindront pas ni de moi ni des Dieux.

**ARISTIDE.**

Non, Seigneur, le haut rang où nous met ta puissance  
Témoigne ta grandeur et ta magnificence,  
Et nous serions ingrats envers les Dieux et toi  
1190 Si nous manquions jamais ou de zèle ou de foi :  
Oui, commande, César, nous suivrons ton envie,  
Fallût-il mille fois exposer notre vie,  
Et chercher au plus fort des plus âpres combats  
Parmi tes ennemis un glorieux trépas.  
1195 Admire avecque nous, admire Pamphilie,  
Les adorables noeuds dont l'Empereur nous lie,  
Son épargne est pour nous prodigue de présents,  
Nous sommes honorés parmi ses Courtisans,  
Et par une bonté qu'à peine je puis croire  
1200 Nous passons du néant au faite de la gloire.

**PAMPHILIE.**

Esclave volontaire, et timide flatteur,  
Qui même des défauts te rends adorateur,

J'ai honte de penser à la bassesse infâme  
Qui pour un faux bonheur te fait trahir ton âme,  
1205 Au lieu de te flatter d'un crédit si puissant  
N'avance qu'avec peur dans un pas si glissant,  
Aux pieds des grands rochers sont les grands précipices,  
Et souvent le regret suit de près les délices.  
Plains au lieu d'admirer ces présents criminels,  
1210 Qui te vont procurer des malheurs éternels,  
Et d'un coeur généreux rejette cette pompe  
Dont le funeste éclat vous séduit et vous trompe,  
Ou si tu ne peux pas détacher tes désirs  
De ces honteux honneurs, de ces lâches plaisirs,  
1215 Adore si tu veux la chaîne qui te lie,  
Mais voici les liens que chérit Pamphilie.  
Liens que tu devrais comme moi désirer,  
Et sous qui nous serions trop heureux d'expirer.  
Oui, voilà mon espoir, voilà ma récompense,  
1220 Accorde-les, César, à mon impatience,  
Et par ce beau présent que tu dois à mes vœux  
Tu feras plus pour moi que tu n'as fait pour eux.  
Je suis chrétienne.

**LUCIANE.**

Hélas !

**ANTHENOR.**

Le traître l'a charmée.

**DIOCLÉTIAN.**

De quelle rage, ô Dieux, est mon âme enflammée !  
1225 Quoi ? Loin de nous servir on se moque de nous ?  
On nous joue ? On nous brave ? Ha ! C'est trop, mon courroux,  
C'est trop se retenir, lance, lance la foudre,  
Frappe ces insolents, et les réduits en poudre  
Va, Rutile.

**RUTILE.**

Où, Seigneur ?

**DIOCLÉTIAN.**

1230 Tu sais mon ordre. Emmener ce mutin,

**RUTILE.**

Allons.

**GENEST.**

Ma Pamphilie, Adieu. Ô trop heureux destin !

## SCÈNE V.

**Dioclétian, Pamphilie, Luciane, Anthenor,  
Aristide, Aquillin.**

**PAMPHILIE.**

Quoi donc, on nous sépare ?

**DIOCLÉTIAN.**

Non, non, vous le suivrez.

**PAMPHILIE.**

Pourquoi donc, ô barbare !

Ne me permets-tu point d'accompagner ses pas ?

Crois-tu que tes grandeurs aient pour moi des appas.

1235 Non, non, ce faux bonheur flatte peu mon envie,

Il va finir ses jours, finis aussi ma vie,

Aussi bien verras-tu, quoiqu'il faille endurer,

Que ce qu'amour a joint ne se peut séparer.

**DIOCLÉTIAN.**

Tu ferais beaucoup mieux d'implorer ma clémence.

**PAMPHILIE.**

1240 Ta fureur a pour moi trop peu de violence :

Quelle raison, Tyran, en retarde l'effet ?

**DIOCLÉTIAN.**

C'est donc là ton désir ? Il sera satisfait,

Mais après ce refus n'espère plus de grâce,

Un même sort suivra votre commune audace,

1245 Et puisqu'un même crime a bien pu vous unir,

Un même châtiment vous peut aussi punir.

**PAMPHILIE.**

Comme mêmes tourments, nous aurons même gloire.

**AQUILLIN.**

Mais avant le combat tu chantes la victoire,

La mort aux plus hardis donne de la terreur.

**PAMPHILIE.**

1250 Les lâches comme toi l'ont toujours en horreur,

Son seul nom te fait peur, mais un noble courage

En affronte les traits sans changer de visage.

**DIOCLÉTIAN.**

Tu te fies peut-être au secours de ce Dieu

Qu'un fourbe comme lui t'a promis en ce lieu :

1255 Mais ton espoir est vain en ce péril extrême,

Il ferait plus pour toi qu'il ne fit pour lui-même,  
S'il t'ôtait d'un trépas qu'il ne put éviter  
Et que de mon pouvoir tu devrais redouter.

**PAMPHILIE.**

Colosse de boue et d'argile,  
1260 Qu'idolâtre un peuple fragile,  
Oses-tu bien tenir ce propos criminel ?  
Oses-tu mesurer ta grandeur à la sienne,  
Et ne connais-tu pas, misérable mortel,  
Qu'il faut que sa bonté soutienne  
1265 Que ce Dieu te peut mettre en poudre dès demain  
En retirant sa main ?  
Vous qu'il a faits à son image,  
Rois qui lui ravissez l'hommage  
Qu'on rend à ses autels par un juste devoir,  
1270 Pour un petit bandeau qui couronne vos têtes  
Osez-vous, orgueilleux, oublier son pouvoir,  
Et sans connaître qui vous êtes  
Faire comparaison de votre qualité  
Avec sa Majesté ?  
1275 Est-ce à vous petits salmonées  
À gouverner les destinées ?  
Est-ce à vous à régir les hommes et leur sort ?  
Avez-vous le pouvoir de leur rendre la vie  
Vous qui prenez celui de leur donner la mort  
1280 Pour satisfaire à votre envie,  
Et quel droit vous permet d'affermir vos projets  
Du sang de ses sujets ?  
La terre qu'il a suspendue,  
A-t-elle dans son étendue,  
1285 Des corps que votre voix puisse faire mouvoir ?  
Et vous qui ne sauriez en toute la nature,  
Produire un seul atome avec votre pouvoir,  
Vous défaites sa créature,  
Tous les jours à ses yeux vous brisez inhumains  
1290 L'ouvrage de ses mains.  
Mais le sang qui se mêle aux larmes  
De ceux qui tombent sous tes armes  
Pousse leurs justes cris jusqu'à son tribunal,  
Ses sujets oppressés réclament sa justice,  
1295 Et leur plainte va faire ouvrir son arsenal  
Pour en tirer un tel supplice,  
Que tu seras contraint d'avouer en ce lieu  
Que lui seul est ton Dieu.

**DIACLÉTIAN.**

Et mon juste courroux te fera reconnaître  
1300 Que je suis malgré lui ton Seigneur, et ton Maître :  
Dépêchez, Aquillin, qu'on l'ôte promptement,  
Et qu'on l'aille égorger aux yeux de son amant.

## ACTE V

### SCÈNE I.

**Anthenor, Luciane, Aristide.**

**ANTHENOR.**

Si proche d'ajouter à tant de récompenses,  
L'effet de vos désirs, et de vos espérances,  
1305 Dans un si haut degré de gloire et de faveur  
Qui vous rend Aristide aujourd'hui si rêveur ?  
Quel soudain changement abat votre courage ?  
Vous regardez les Cieux, vous changez de visage,  
Vous soupirez,

**ARISTIDE.**

Hélas !

**ANTHENOR.**

À quelle occasion,  
1310 Pouvez vous témoigner tant d'altération,  
Le destin qui vous fut autrefois si contraire,  
N'a pour vous désormais ni haine, ni colère,  
Et la bonté des Dieux vous l'a rendu si doux,  
Que vos prospérités produisent des jaloux.  
1315 Que vous manque-t-il plus pour un bonheur extrême ?  
L'empereur vous chérit, Luciane vous aime,  
Et ce divin objet de vos affections  
Répond avec ardeur à vos intentions :  
Qui peut donc vous causer cette humeur importune,  
1320 Et qui convient si mal avec votre fortune ?  
Cher Aristide au moins tirez-nous de souci,  
Obligez Anthenor, et Luciane aussi.

**ARISTIDE.**

Ha ! que cette demande est ridicule et vaine !  
Pouvez-vous ignorer le sujet de ma peine ?  
1325 Les traits qui m'ont blessé ne vous touchent-ils pas ?  
Votre Compagne, ô Dieux ! est proche du trépas,  
Et celui qui pour vous avait tantôt des charmes  
L'accompagne à la mort, et vos yeux sont sans larmes.  
Ô ciel, qu'un faible effort change notre destin  
1330 S'il ne peut être ferme et constant un matin !  
Quoi donc, brave Genest, et rare Pamphilie,

On vous laisse mourir, de plus on vous oublie !  
Et par des lâchetés que je ne puis souffrir  
On censure mes pleurs quand je vous vois périr,  
1335 Même on veut que mon front témoigne de la joie.  
Mais que plutôt le Ciel à vos yeux me foudroie,  
Et perce de ses traits cet insensible coeur  
Qu'on m'impute jamais une telle rigueur.  
Non, non, ce coeur est grand, mais il n'est point barbare,  
1340 Et le sort des objets de qui l'on nous sépare  
Est trop infortuné pour ne pas arracher  
Des regrets qu'ils pourraient attendre d'un rocher.

**LUCIANE.**

Certes ces sentiments ont beaucoup de tendresse,  
Et si je ne me trompe encore plus d'adresse,  
1345 Puis qu'ils savent si bien déguiser en ce jour  
D'un masque de pitié ta feinte, et ton amour.  
Mais c'est en vain ingrat que ton âme insensée  
Présume me cacher le trait qui l'a blessée,  
Ton altération ne me fait que trop voir  
1350 La cause de ta flamme et de ton désespoir,  
Quand par des coups si grands un coeur se sent atteindre  
Il est bien malaisé de souffrir et de feindre,  
La langue quelquefois peut bien dissimuler,  
Mais quand elle se tait, les yeux savent parler,  
1355 Et le coeur trop pressé des ardeurs de sa flamme  
Montre par ses soupirs les blessures de l'âme.

**ARISTIDE.**

C'est ainsi qu'autrefois n'osant vous déclarer  
L'ardeur qui me faisait sans cesse soupirer,  
Mes yeux et mes transports vous firent reconnaître  
1360 Bien mieux que mes discours que vous l'avez fait naître.

**LUCIANE.**

C'est ainsi qu'autrefois tes feintes passions  
Trompaient mon innocence, et mes affections :  
C'est ainsi qu'autrefois Luciane abusée,  
N'était à ton esprit qu'un objet de risée,  
1365 Cependant que ton coeur autre part arrêté,  
Brûlait secrètement pour une autre beauté :  
Mais enfin aujourd'hui ma raison mieux réglée  
Déchire le bandeau qui m'avait aveuglée,  
Et s'il me reste encor quelque feu dans le sein,  
1370 J'en conserve l'ardeur pour un autre dessein.  
Aime, aime déloyal, aime ta Pamphilie,  
Suis même après sa mort la chaîne qui te lie,  
Et si ta lâcheté n'empêche un coup si beau,  
Va, malheureux amant la rejoindre au tombeau :  
1375 Va, que diffères-tu ? Ne crois plus me surprendre.

**ARISTIDE.**

Ha ! Madame, écoutez.

**LUCIANE.**

Je ne te puis entendre.  
Je n'ai que trop ouï ce langage trompeur  
Qui m'avait ci-devant mis l'amour dans le coeur,  
Et qui par les effets d'un trop visible outrage  
1380 Y produit à présent le dépit et la rage.  
Mais suis-moi, déloyal, tu verras mon projet,  
Tu n'as jusques ici regretté qu'un objet,  
Tu pourras bien encore en regretter un autre,  
Tu sais le sort de l'un, viens apprendre le nôtre,  
1385 Et si comme tu dis ton coeur est généreux  
Viens par un noble effort les imiter tous deux,  
Adieu.

**SCÈNE II.**

**Aristide, Anthenor.**

**ARISTIDE.**

De quelle foudre est mon âme frappée,  
Quoi donc pour une plainte à ma bouche échappée,  
Et quelques sentiments d'une juste pitié  
1390 Qu'exigeait de mon coeur une longue amitié,  
Luciane, bons Dieux, me traite de perfide ?  
Attendez, belle ingrante, attendez Aristide,  
Et son coeur arraché que vous blâmez à tort  
Vous fera voir au moins mon amour par ma mort.  
1395 Mais je l'appelle en vain, allons, allons la suivre,  
Et la désabusons, ou bien cessons de vivre.  
Allons.

**ANTHENOR.**

Ha ! Modérez ce transport qui vous nuit,  
Laissez, laissez passer ce torrent qui s'enfuit :  
Son orgueil s'enflerait par votre résistance,  
1400 Et porterait son cours à plus de violence :  
Souffrez que sa fureur se puisse reposer,  
Vous verrez ces grands flots d'eux-mêmes s'apaiser,  
Et faire succéder à ce fâcheux orage  
Un calme dont l'effet vous plaira davantage  
1405 Provenant d'un esprit vaincu par la raison  
Que par mille transports produits hors de saison.

**ARISTIDE.**

Ha ! Tu ne connais pas combien cette inhumaine  
A l'humeur orgueilleuse, insensible et hautaine,  
On ne la dompte pas ainsi facilement ;  
1410 Ce mépris servirait à son ressentiment,  
Et lui ferait sans doute un certain témoignage  
De tout ce qu'elle croit à mon désavantage.  
Allons donc, aussi bien avec cette fureur,  
Ne veux-je point paraître aux yeux de l'Empereur,

1415 Le voilà, passons vite.

**ANTHENOR.**

Allons.

### **SCÈNE III.**

**Dioclétian, Rutile, et suite.**

**DIOCLÉTIAN.**

Enfin, Rutile,

Les tourments n'ont produit qu'un effet inutile,  
Et ce désespéré souffre sans murmurer  
Tout ce que sans mourir on saurait endurer ?

**RUTILE.**

Oui, César, il endure et brave les supplices.  
1420 On dirait que son coeur y trouve des délices,  
Et qu'alors que son sang coule de tous côtés  
Il nage dans un bain parmi des voluptés.  
Il n'est point de tourment qu'on n'ait mis en usage,  
Il les a tous soufferts sans changer de visage,  
1425 Et la flamme et le fer qui l'ont su déchirer,  
N'ont pas pu seulement le faire soupirer.  
Son courage s'augmente, et s'accroît par les gênes,  
Les bourreaux plus que lui sont touchés de ses peines,  
Et tandis que chacun plaint ou pleure son sort,  
1430 Lui seul voit sans trembler l'appareil de sa mort.

**DIOCLÉTIAN.**

Sans doute il s'est muni de la force des charmes :  
Mais qu'a fait Pamphilie en ses tristes alarmes ?

**RUTILE.**

Te le pourrai-je dire, et pourras-tu l'ouïr ?  
Il faut ou te déplaire, ou te désobéir :  
1435 Et je crains, ô César, que mon obéissance  
Ne soit contrainte ici de commettre une offense,  
Si ma bouche te fait le récit ennuyeux  
D'un spectacle où j'ai peine à bien croire mes yeux.  
Pourtant puis qu'il te plaît, écoute une aventure  
1440 Inouïe et nouvelle à toute la nature.  
Suivant l'ordre et l'arrêt par toi-même donnés,  
Déjà nos criminels au supplice menés,  
Et suivis des bourreaux et de la populace,  
Étaient l'un devant l'autre exposés sur la place,  
1445 Quand Genest détournant ses yeux de toutes parts,  
A dessus Pamphilie arrêté ses regards,  
Qui sans être troublée, et sans paraître émue,  
A mutuellement sur lui jeté la vue :  
Ces muets truchements des esprits plus adroits,  
1450 Ayant fait quelque temps l'office de leur voix,  
Ont fait trêve à la fin et permis à leur langue,  
De proférer tout haut cette triste harangue.



Vois, a dit Pamphilie, ô merveilleux vainqueur,  
 Vois, ô mon cher Amant, si je manque de coeur,  
 1455 Si proche du trépas regarde si je tremble.  
 Non, non, je ne crains rien, mourons, mourons ensemble,  
 Et puis qu'un saint hymen nous doit joindre là haut,  
 Que notre sang versé sur ce cher échafaud  
 En signe les accords, et soit le premier gage  
 1460 Que nous aurons donné de notre mariage.  
 Ces fers nous tiendront lieu de bijoux précieux,  
 Ce funèbre appareil de lit délicieux,  
 Les bourreaux d'officiers, et toute l'assistance  
 De pompe, d'ornement, et de magnificence.  
 1465 À ces mots son amant d'un visage serein  
 A réparti des yeux, et lui tendant la main  
 A fait connaître assez qu'il avait agréable  
 De ce superbe objet la constance admirable :  
 Enfin étant tous deux en état de souffrir  
 1470 On les voit à l'envi l'un et l'autre s'offrir,  
 Et comme en un combat plein d'honneur et de gloire  
 Se disputer tous deux cette triste victoire  
 Dont le sanglant effet étonne les esprits,  
 Et de qui le trépas est la fin et le prix.  
 1475 D'abord pour effrayer cette jeune arrogante,  
 L'exécuteur en main prend une torche ardente,  
 Et sur Genest enfin commençant ses efforts  
 Fait agir sans pitié la flamme sur son corps,  
 Le feu court, et produit un effet pitoyable ;  
 1480 Il touche tout le monde hormis ce misérable,  
 Qui d'une vive ardeur à demi consumé  
 Semble au lieu d'en mourir en paraître animé.  
 Nous restons tous confus, le bourreau perd courage.

**DIACLÉTIAN.**

Et je crève en mon coeur de dépit et de rage  
 1485 Que de mes propres mains ne le puis-je étouffer.

**RUTILE.**

Alors après la flamme on a recours au fer,  
 À coup d'ongles d'acier un Soldat le déchire,  
 Le sang jaillit à flots sur celui qui le tire :  
 Mais la même couleur dont chaque objet rougit  
 1490 Sur le peuple étonné différemment agit.  
 Quelques-uns de pitié sentent leur âme atteinte,  
 Les autres sont touchés ou d'horreur, ou de crainte,  
 Et parmi tant de gens interdits à ce point,  
 Le coupable est le seul qui ne s'en émeut point.  
 1495 Voyant de ce côté nos ordonnances vaines,  
 Nous exposons l'ingrat à de nouvelles peines,  
 Et pour le tourmenter avec plus de rigueur  
 Nous cherchons par ses yeux le chemin de son coeur.  
 Mais inutilement nous tentons cette voie,  
 1500 Comme lui Pamphilie en tressaille de joie,  
 Et voyant approcher les bourreaux sans horreur  
 Tâche par ses discours d'exciter leur fureur.  
 On dirait que d'abord cette beauté les charme,  
 Que malgré leur rigueur sa grâce les désarme,  
 1505 Et que ce fier orgueil qu'on voit en son aspect

Loin de les irriter leur donne du respect.  
Toutefois leur devoir ou ma voix les anime,  
Et de leur déité faisant une victime,  
L'un d'eux hausse le bras, et d'un soudain effort  
1510 Achève en un moment et sa vie et son sort.  
Genest s'impatiente, et brûle de la suivre,  
Il dit que de ses maux le plus grand est de vivre,  
Et je crois, ô César, qu'il n'en faut pas douter :  
Mais d'ailleurs s'il ne meurt il est à redouter ;  
1515 Et je crains que le peuple ému de sa constance  
Ne se porte à la fin à quelque violence,  
Voilà l'occasion qui me ramène ici.

**DIOCLÉTIAN.**

Retourne, et sur le champ qu'on l'expédie aussi,  
Délivre promptement Rome de cette peste  
1520 Avant qu'à nos États elle soit plus funeste.  
Va.

**RUTILE.**

J'obéis, Seigneur.

**SCÈNE IV.**

**Dioclétian, et suite.**

**DIOCLÉTIAN.**

Quoi donc ces enragés  
Aiment mieux être ensemble en public égorgés,  
Que d'adorer nos Dieux, que d'implorer ma grâce,  
Et parmi les douceurs d'une heureuse bonace  
1525 Vivre dans les plaisirs, les honneurs, et les biens ?  
Ha ! Dieux, quelle fureur agite les Chrétiens ?  
Ils répandent leur sang, ils prodiguent leur vie,  
Et dès qu'un faux espoir a charmé ces impies  
Il n'est point de supplice, il n'est point de tourment  
1530 Qui les puisse tirer de leur aveuglement.  
Si faut-il toutefois ou dompter leur audace,  
Ou jusques au dernier en éteindre la race.  
Mais que veut Aquillin ? Il paraît tout ému.

## SCÈNE V.

### Dioclétian, Aquillin, et suite.

#### AQUILLIN.

César, je suis confus après ce que j'ai vu.

#### DIOCLÉTIAN.

1535 Qu'est-ce donc ? Parle tôt, qu'est-ce que tu consultes ?  
Les Chrétiens ont-ils fait naître quelques tumultes ?  
Quelques séditeux se sont-ils révoltés  
Au mépris de mon ordre et de mes volontés ?  
Parle, ne me tiens pas plus longtemps en balance.

#### AQUILLIN.

1540 Non, Seigneur, tout le peuple aime ou craint ta puissance,  
Et la peur du trépas, ou le respect des Dieux,  
Tiendra dans le devoir les plus audacieux.  
Aussi n'est-ce pas là le sujet qui me trouble,  
Mais un triste accident.

#### DIOCLÉTIAN.

Quel ? Ma crainte redouble.  
1545 Je tremble en même temps, et brûle de savoir  
Quels étranges malheurs te peuvent émouvoir.

#### AQUILLIN.

Rends le calme à tes sens, et bannis cette crainte  
Dont ici sans sujet ta belle âme est atteinte :  
Ce que j'ai vu, César, me touche au dernier point,  
1550 Mais ce triste accident ne te regarde point,  
Si la compassion peut-être ne t'engage  
À plaindre comme moi ceux qu'un excès de rage  
Dans le Tibre à mes yeux vient de faire périr,  
Sans que jamais aucun les ait pu secourir.  
1555 Après avoir conduit Pamphilie à la place  
Où son trépas devait expier son audace,  
Je retournais ici quand j'ai vu devant moi  
Un spectacle d'horreur, de tendresse et d'effroi.  
De quelque déplaisir Luciane blessée  
1560 S'est du plus haut du pont dans le Tibre élancée,  
Où son corps quelque temps roulant au gré des flots,  
A fait quoique tout mort naître d'autres complots,  
Aristide voyant par un malheur extrême,  
Périr ce qu'il aimait à l'égal de lui-même,  
1565 Veut suivre son destin, et par un même effort,  
Cherche dessous les eaux une pareille mort.  
Anthenor qui prévoit un projet si funeste,  
Oppose à sa fureur la vigueur qui lui reste,  
Mais comme elle est plus forte en un corps furieux,  
1570 Le désespoir d'un seul les emporte tous deux,  
Attachés l'un à l'autre ils tombent sous les ondes,  
Leur chute fait ouvrir leurs entrailles profondes,

Qui les ayant trois fois et rendus et repris,  
Pour jamais à la fin étouffent leurs esprits,  
1575 Voilà ce que j'ai vu, juge s'il est possible  
De voir un tel malheur et paraître insensible,  
Non, César, et quiconque a du coeur et des yeux,  
Ne voit point sans pitié ces coups prodigieux.

**DIOCLÉTIAN.**

Je l'avoue avec toi, cette étrange aventure  
1580 Aurait été sensible à l'âme la plus dure,  
Et le coeur d'un barbare en cette occasion,  
Eût eu tes sentiments, et ta compassion,  
Mais oublie, Aquillin, une pitié si tendre,  
Dont pour quelques sujets tu n'as pu te défendre,  
1585 Et réserve ta voix, tes soupirs, et tes pleurs,  
À plaindre désormais l'excès de mes malheurs,  
Oui, oui garde à mon sort ta pitié toute entière,  
Elle ne peut avoir de plus ample matière.  
Puis que ceux que le ciel voit d'un oeil rigoureux  
1590 Peuvent au prix de moi se réputer heureux.  
Oui, malgré mes grandeurs et les pompes de Rome,  
Je connais, Aquillin, enfin que je suis homme,  
Mais homme abandonné, mais un homme odieux,  
Mais un homme l'horreur des hommes et des Dieux.

**AQUILLIN.**

1595 Que dites vous, Seigneur, quelle douleur si forte  
Peut si soudainement vous troubler de la sorte ?  
Tout vous craint, tout fléchit, tout révère vos lois,  
Et seul vous commandez à la Reine des rois,  
Chassez donc la frayeur dont votre âme est atteinte,  
1600 Le trône est un asile où ne va pas la crainte,  
Tout le monde sur vous ayant les yeux ouverts  
Vous ne sauriez périr qu'avec tout l'univers.

**DIOCLÉTIAN.**

Ha ! que pour me guérir du mal qui me possède  
Un langage flatteur est un faible remède,  
1605 Et que pour m'arracher aux douleurs que je sens  
Les soins de mes sujets sont des soins impuissants.  
En vain je porte un sceptre, en vain une couronne,  
En vain un monde entier me suit et m'environne,  
En vain je suis Monarque, et Monarque vainqueur,  
1610 Si tous mes ennemis sont déjà dans mon coeur,  
Si je sens en mon âme une guerre cruelle,  
Si je me suis moi-même à moi-même rebelle,  
Et si partout enfin je traîne avecque moi  
L'horreur, le désespoir, le remords et l'effroi,  
1615 Tout me paraît fatal, tout me semble funeste,  
Le jour troublé d'éclairs, l'air infecté de peste,  
Le ciel rouge de feux, et la terre de sang,  
Le Soleil sans lumière et sorti de son rang.  
Ô Dieux ! Ne vois-tu pas ces fantômes terribles  
1620 Qui font autour de moi des hurlements horribles ?  
Entends-tu comme moi ces longs gémissements  
Dont les tristes accents troublent mes sentiments ?  
Ô rage, ô désespoir, ô douleur qui me tue !

Mais quel astre nouveau brille dans cette nue ?  
1625 Quelle divinité plus belle que le jour  
Daigne encore éclairer ce funeste séjour ?  
Ha ! Ma douleur s'apaise et ma frayeur s'oublie,  
Au ciel je vois Genest avecque Pamphilie,  
De mille beaux objets tous deux environnés,  
1630 Tous deux la palme en main, et tous deux couronnés.  
Chères ombres, pardon, et du ciel où vous êtes  
Calmez de mon esprit les horribles tempêtes,  
Je fus en votre endroit cruel, et furieux ;  
Mais je vous vais ranger au nombre de nos dieux.  
1635 Je vais vous élever d'illustres mausolées  
Qui toucheront du faîte aux voûtes étoilées,  
Et serviront de marque aux siècles à venir,  
Et de votre innocence, et de mon repentir.  
Mais, hélas ! tout à coup ces clartés disparaissent,  
1640 Mon désespoir revient, et mes craintes renaissent :  
Ô Dieux, injustes Dieux, qui voyez mes ennuis,  
Qui voyez mes tourments, et l'horreur où je suis,  
Modérez, inhumains, les douleurs que j'endure,  
J'ai vengé vos autels, j'ai vengé votre injure,  
1645 Et si vous ne voulez qu'on vous croie impuissants  
Vous devez apaiser les tourments que je sens.  
Mais s'il faut, Dieux ingrats, enfin que je périsse,  
Achevez vos rigueurs, et hâtez mon supplice.

**FIN**

### **Extrait du Privilège du Roi.**

Par grâce et Privilège du Roi donné à Paris le dernier Avril 1645. signé par le Roi en son Conseil, CROISET, il est permis à Cardin Besongne, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre et distribuer un livre intitulé, L'Illustre Comédien, ou le Martyre de saint Genest : et défenses sont faites à toutes sortes de personnes que ce soit de l'imprimer ni faire imprimer, vendre ni débiter pendant le temps de sept ans, sur peine de mil livres d'amende, et de tous dépens dommages et intérêts, comme plus amplement est contenu par lesdites lettres de Privilège.

Achevé d'imprimer le 8. Mai 1645.

## PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].